

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées                    |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression                               |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Continuous pagination/<br>Pagination continue   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Includes index(es)!<br>Comprend un (des) index  |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear<br>within the text. Whenever possible, these have<br>been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | Title on header taken from: /<br>Le titre de l'en-tête provient:   |
| <input type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:   | <input type="checkbox"/> Title page of issue /<br>Page de titre de la livraison                                    |
|  | <input type="checkbox"/> Caption of issue /<br>Titre de départ de la livraison                                     |
|  | <input type="checkbox"/> Masthead /<br>Générique (périodiques) de la livraison                                     |

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# LA BIBLIOTHEQUE ILLUSTREE

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENT 1 AN \$2.50.  
6 MOIS 1.25

Paraissant tous les Samedis

5 cts Le Numero.

PATRY & PEETERS, Editeurs-Proprietaires, 1635 rue Notre Dame.

F. S. LANGRISH, Commanché, Ottawa, Ont



## LES HERITIERS DE JUDAS.



EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS.

## CHAPITRE 1er.

## Les Hofes d'une maison heureuse.

Le plus bel hôtel de la rue Moncey était, en 1869, occupé par M. Pont-Joubert. Sa fortune lui permettait de satisfaire, non seulement les goûts d'un luxe intelligent, mais encore les moindres fantaisies de deux enfants, dont la tendresse faisait l'unique joie de sa vie.

Une grille, à demi protégée par de persiennes, s'ouvrait sur un assez vaste jardin planté d'arbres. Au delà d'une pelouse agrémentée de corbeilles de fleurs, se dessinait la façade de l'hôtel, dont l'architecture ne laissait pas d'avoir un cachet de grandeur. Des sculptures hardiment fouillées décoraient les encadrements des portes et ceux des fenêtres, de beaux plombs brillèrent au soleil sur la crête du toit; et disséminées dans les jardins, des statues de marbre et de bronze mêlaient la vie idéal au mouvement joyeux qui donnait une âme à l'habitation.

Ce qui distinguait cet hôtel de ses voisins, c'était justement une gaieté franche, des rires, des chansons, une sorte de bonheur exubérant.

M. Pont-Joubert élevait ses enfants avec une intelligence mêlée de bonté. A l'encontre de la plupart des parents parisiens, qui font des jeunes gens de petits bambins, et de demoiselles graves de pauvres mignonnes, le propriétaire de l'hôtel de la rue Moncey tenait à prolonger leur enfance, et voulait voir se développer leur force physique avant de surmener leur cerveau.

Aussi l'on trouvait dans le grand jardin, non seulement des nuées de moineaux, auxquels les enfants distillaient, à midi, du grain à pleines corbeilles, mais un faon élégant, bondissant sur ses jambes grêles, une grue d'un gris de perle, balançant son aigrette et marchant dans les allées avec des grâces de danseuse, des vanneaux courant en compagnie de deux mouettes et un tatou timide sous sa carapace, et qui paraissait parfois avoir de longs entretiens avec une tortue mélancolique. Ce petit monde bizarre, augmenté de deux perroquets multicolores et d'une volière d'oiseaux rares, faisait un jardin d'acclimatation en miniature, du petit parc de l'hôtel. Les enfants y apprenaient non pas seulement à y étudier la vie des bêtes, mais encore à les aimer, à comprendre que s'ils sont faits pour le plaisir et l'utilité de l'homme, celui leur doit en retour la protection et la bonté. Mais le véritable roi de la ménagerie était Morse, un grand chien des Pyrénées, à la robe blanche et soyeuse, à la bonne grosse tête, aux yeux remplis d'une tendresse profonde, et dont le front s'étoilait d'une marque noire. Morse était une sorte de maître auxquels les hôtes du jardin rendaient un humble hommage. Le tatou se tenait confiant entre ses pattes; le faon appuyait sa fière tête sur son épaisse toison, les aras étalaient devant lui leurs plumages multicolores, et les volées de moineaux picotaient à ses pieds la mie de pain et les graines. Oui, vraiment, une vie joyeuse, exubérante, enviable de tous, s'échappait de cet hôtel, et parfois le passant s'arrêtait devant la grille, surpris par cet explosion inusitée, et comparant son foyer triste à cette grande maison sonore, il aspirait un peu de ce bonheur, et, sans l'envier, il s'éloignait avec moins de mélancolie.

M. Pont-Joubert était un homme de quarante ans; sa taille restait haute, robuste, souvent il semblait plus jeune que son âge, d'autres fois on l'aurait cru plus vieux. Son visage présentait des oppositions qui, surprenant au premier abord, ne tardaient point à éveiller la sympathie. Si le regard profond, penseur, traversé parfois de vifs éclairs, gardait l'ardente expression de la première jeunesse, la bouche avait des tristesses inavouées, et l'expression du sourire en était parfois contrainte. La barbe noire, souple et soyeuse, descendait assez bas sur la poitrine; elle floconnait et frisait avec grâce, les cheveux rejetés en arrière, fins comme la barbe, étaient blancs aux temps et attendrissaient

en quelque sorte l'expression de la physionomie. Auprès de ses enfants, M. Pont-Joubert montrait une gaieté charmante. Il paraissait à prendre à tâche de se mettre au diapason de leur humeur folâtre, aux heures de la récréation; mais celui qui l'aurait vu un moment après dans son appartement, eût été surpris de l'expression désolée que reflétait son visage. Dans ces moments de rêverie douloureuse, afin de se nourrir de regrets, dont rien ne diminuait l'intensité, M. Pont-Joubert ouvrait un cadre d'ébène suspendu à la muraille, en dont les panneaux fermaient à clef. Quant il les écartait, une ravissante figure de femme émergeait de l'ombre. Blanche, blonde, rieuse, des fleurs dans les cheveux, un éventail à la main, elle ressortait de la toile comme une figure vivante; et, derrière elle, un nègre, aux yeux blancs, aux lèvres rouges, montrait ses dents éclatantes et soutenait un parasol de soie rose, au-dessus de la tête de la jeune femme.

— Ina! répétait alors M. Pont-Joubert, chère et malheureuse Ina!

Il restait souvent de longues heures assis devant cette toile; mais, au moindre bruit se rapprochant de son appartement, il refermait les volets, dans la crainte qu'on surprit le secret de sa douleur.

Un seul être dans la maison ne dérangeait point Pont-Joubert quand il pénétrait dans la chambre de son maître, c'était le nègre Pampy, le même dont un artiste habile avait reproduit les traits dans le tableau mystérieux et que, en dépit des années écoulées depuis cette époque, il était facile de reconnaître.

Plus d'une fois Pampy, devant le sujet des larmes de Pont-Joubert, avait saisi ses mains et répétait en les couvrant de larmes:

— Bonne maîtresse à moi! moi pas oublier, jamais! et maître montrer l'image à pauvre nègre!

Alors, Pont-Joubert ouvrait, devant le vieux serviteur, les panneaux du cadre, et le noir, tombant à genoux, sanglotait la tête dans ses mains.

Mais, que le son de voix de Cyrille vint à se faire entendre, que la chanson de Marie-Ange montât du jardin, et soudain M. Pont-Joubert, faisant un suprême effort, reprenait la plâcisité de sa physionomie, Pampy courait ouvrir à son jeune maître, en riant de l'une à l'autre oreille, tandis que ses paupières battaient pour chasser une dernière larme.

Pampy, né à la Martinique; il refusait de recevoir des gages, s'obstinait à laisser dans l'antichambre le fouet d'un commandeur imaginaire, et chérissait Marie-Ange et Cyrille de toute la vaillance de son cœur naïf.

Les enfants, qui eussent craint de le blesser en lui faisant des cadeaux en numéraire, comblaient Pampy de bijoux qui faisaient sa joie et son orgueil. Il portait à sa chemise des boutons de brillants, et montrait à tout moment le petit doigt de sa main gauche orné d'une fort belle bague.

Il faut avouer cependant que Pampy coûtait assez cher à son maître. Celui-ci payait l'habillement du noir, et il arrivait très souvent à Pampy, vêtu en élégant valet de chambre, de rentrer sans paletot à l'hôtel. Si le cocher ou le maître d'hôtel s'en étonnait, Pampy se contentait de répondre:

— Moi avoir trouvé pauvres gens.

Et le lendemain, le tailleur prenait la commande d'un nouveau vêtement pour le nègre.

D'autres fois, rencontrant des pifferari rieurs et pourtant affamés, la tarentule aux talons, la chanson aux lèvres, et l'estomac hurlant la faim, il les amenait à l'hôtel, les rangeait dans le jardin, puis, courant chercher Marie-Ange et Cyrille, il leur disait, en désignant les enfants:

— Ça pauvre petit monde! ça pas heureux!

On dressait un couvert à l'office, les pifferari dinaient, et Pampy se frottait les mains toute la journée, ce qui était chez lui un grand signe de satisfaction.

Après leur père, l'être que les enfants chérissaient le plus était Pampy, si loin que remontât leur souvenir, ils avaient eu

sous

par

Pampy

mon

tandis

aux

étouff

—

Ob

le noir

sorte

langue

étern

Ceri

la bar

que pe

n'avai

tasque

Ange.

Cep

part d

tructio

Marie

se trou

Non

toutes

talent

conditio

brouilla

goureux

Pieus

était ap

mais il

d'une d

toute la

prématu

resultait

livre an

des Nu

a peine

tables q

On co

matin, A

faon, de

du tatou

L'après

combien

dit que

Par exem

de l'Irlan

pays abso

elle trou

éclaire e

anguleux

les char

et que, la

défauts de

ferveur de

La pau

mais un a

de Cyrille.

Cetui-ci

dont miss

longueur

grandeur

pieds invra

Lavergn

placer sur l

populaire, é

sous les yeux cette figure noire, mal ébauchée, mais illuminée par ce rayon céleste qui s'appelle la tendresse. La voix de Pampy les avait bercés par des chansons étranges, au rythme monotone et doux, et il n'était pas rare, dans les longs soirs d'été tandis que Marie-Ange, à demi couchée dans le hamac suspendu aux arbres du jardin, s'abandonnait à la paresse des jours étouffants, que la voix fraîche de l'enfant murmurât :

— Oh ! Pampy, dis nous une mélodie créole !

Obéissant à cet ordre, exprimé avec une pénétrante douceur, le noir courait chercher une guitare et, s'accompagnant avec une sorte de talent naïf, il répétait des chansons bizarres dans une langue infantine et tendre, qui convient si bien à ce peuple éternellement enfant.

Certains grands jours, mais ils étaient rares, Pampy dansait la bamboula ou le pas des Cocos, mais il ne consentait à le faire que pour les "petits maîtres", et jamais les serviteurs de l'hôtel n'avaient eu la chance de voir la chorégraphie heurtée et fantasque, dont le spectacle faisait rire aux éclats la petite Marie-Ange.

Pendant, si M. Pont-Joubert faisait si large à ses enfants la part de la vie physique, il n'en faut point conclure que leur instruction se trouvât négligée. Cyrille avait un précepteur et Marie-Ange une institutrice. Disons tout de suite que Cyrille se trouvait infiniment mieux partagé que sa sœur.

Non que miss Emily fût une personne ignorante ; elle savait toutes les langues et les parlait avec une facilité égale ; son talent de musicienne, comme exécutante, était remarquable, à la condition qu'elle ne tombât pas dans la sentimentalité, car alors les brouillards d'Écosse étaient moins tristes que les mélodies languoureuses de miss Emily.

Pieuse et possédant une grande rectitude de jugement, elle était apte à former une jeune fille au point de vue de l'instruction ; mais il restait un point noir : l'institutrice n'avait pu guérir d'une douleur dont elle n'avouait point le secret, et il fallait toute la grâce vivante de Marie-Ange pour ne pas s'attrister prématurément du voisinage de cette incurable mélancolie. Il résultait de la pente de caractère de miss Emily que le premier livre anglais qu'elle fit traduire à son élève fut la longue élégie des *Nuits* ; elle se plut à lui faire dessiner des paysages désolés, à peine hantés par des ombres, et lui fit jouer des airs lamentables qui semblaient crispier ses petites mains.

On comprend qu'après trois heures de semblables études le matin, Marie-Ange éprouvât le besoin de courir avec le jeune faon, de parler raison à Morse, de troubler les muets entretiens du tatou et de la tortue, et de rire au nez des aras.

L'après-midi, Marie-Ange étudiait l'histoire, et Dieu sait combien miss Emily la voyait en noir, la grammaire, et l'on eût dit que les difficultés se hérissaient à la voix de l'institutrice. Par exemple, quand il s'agissait de religion, le timbre sec et dur de l'Irlandaise s'attendrissait tout à coup. Pour parler de son pays absorbé dans un autre pays, de sa foi si longtemps prosaïque, elle trouvait une véritable éloquence. Son âme se fondait, éclairait et, passant sur son visage, elle en transfigurait les anguleux contours. Il en résultait que Marie-Ange connut tous les charmes de la piété, tous les graves enseignements de la foi, et que, la charité pénétrant son âme d'enfant, elle oublia tous les défauts de miss Emily pour ne se souvenir que de la force, de la ferveur de son enseignement religieux.

La pauvre vieille fille avait dans l'hôtel, non pas un ennemi, mais un antagoniste déclaré dans Lucien Lavergne, précepteur de Cyrille.

Celui-ci ne manquait jamais de critiquer les boucles éplorées dont miss Emily s'obstinait à encadrer son visage, de rire de la longueur démesurée que l'Irlandaise donnait à sa taille, et de la grandeur de ses chaussures, dans lesquels s'élaient, hélas ! des pieds invraisemblables.

Lavergne jouait aussi parfois à miss Emily le mauvais tour de placer sur le piano de Marie-Ange un air bien gai, franchement populaire, à la place des rêveries nébuleuses dont elle attristait

son élève : ou bien il substituait un livre jeune, enthousiaste, aux œuvres d'Young et au *Village abandonné* d'un poète anglais. L'institutrice se fâchait, s'indignait, et la suite de ces matières, très innocentes, était une discussion dans laquelle miss Emily reprochait amèrement au précepteur d'élever Cyrille dans des idées dangereuses.

— Vous êtes un enthousiaste, disait elle, et l'enthousiasme est un mensonge, une erreur, une folie. La vie est triste, fort triste, une vallée de larmes, et la définiton n'est pas de moi.

— Mais vous attristez l'enfance ! s'écriait Lavergne.

— Vous la trompez bien, vous !

— Je ne la trompe nullement. Ainsi, je dis à Cyrille : L'univers est un admirable livre, dont chaque page est sortie de la main du Seigneur, lisez-le avec respect, avec joie. Admirez, car l'œuvre est sublime ! Que votre âme s'exalte en face des merveilles de la terre et des cieux, et cette noble exaltation, ces pieux enthousiasmes seront une prière.

Je dis encore à Cyrille : Chercher le beau dans le beau dans toutes ses manifestations : aimez Mozart, Haydn, Beethoven, tous les maîtres puissants, Pergolèse qui pleura les notes du *Stabat*, et tous les magnifiques chants de l'Église, qui nous font rêver des concerts du Paradis.

— Eh bien ! moi, je voudrais que l'antiquité nous eût conservés les mélodées des Juifs, pleurant Jérusalem sur le bord des fleuves étrangers.

— Je veux que Cyrille aime l'art, qu'en peinture, en sculpture, en architecture, il possède le sentiment du beau, grace auquel on ne se trompe jamais, et l'on va droit et d'instinct au chef-d'œuvre. Il lit les poètes, il les apprend par cœur, il s'enthousiasme pour leurs pages immortelles, et je tressaille de joie à la pensée que je ferai de cet enfant un homme ardent, complet, dont l'esprit ne connaîtra aucune souillure, dont l'âme restera pure et le cœur confiant. Et tout cela ne m'empêche point, miss Emily, de le conduire à un cours de gymnastique dont il profite à merveille, de lui faire donner des leçons de sculpture sur ivoire par Julien Closs, le premier artiste en ce genre à Paris, et d'avoir la satisfaction de le voir monter à cheval avec autant de grâce que d'audace.

— Vous n'empêchez point la vie d'être triste.

— Pas la vôtre du moins ! M. Pont-Joubert est le meilleur des hommes ; il nous rétribue en prince et se regarde toujours comme notre obligé ! Nous sommes ses commensaux et ses amis ; Cyrille et Marie-Ange se montrent d'une docilité charmante. A seize ans, Cyrille a fini ses études, et les treize ans de Marie-Ange sont raisonnables comme les dix sept printemps de quelques-unes de ses amies. Donc, si vous êtes triste, miss Emily, permettez-moi de vous dire que vous y mettez de la bonne volonté.

L'institutrice éclatait, Lavergne s'éloignait en riant et l'Irlandaise, se vengeant sur son piano, lui faisait gemir des improvisations éplorées.

Et pourtant Miss Emily ne pouvait s'empêcher d'estimer profondément le savoir, la loyauté, l'intelligence de Lucien ; et celui-ci rendait toute justice aux vertus d'Emily ; ils se trouvaient, du reste complètement d'accord sur un point : leur dévouement à Pont-Joubert et à ses enfants.

L'heure de la récréation était venue pour ceux-ci, quand un coup de sonnette rapide annonça un visiteur. Le portail donnant sur le jardin s'ouvrit, et Cyrille, poussant un cri joyeux, s'élança au-devant d'un homme d'un âge moyen, qui poussait devant lui une voiture de malade.

L'adolescent couché dans ce véhicule pouvait avoir le même âge que le fils de Pont-Joubert, mais, au premier regard, on ne lui eût pas donné plus de douze ans. Sa figure maigre, creuse aux joues et d'un ton d'ivoire, portait le sceau d'une indicible tristesse ; ses grands yeux bleus semblaient voir au delà de ce monde ; sa bouche, aux angles tristement abaissés, ne devait sans doute jamais connaître la vie, ses mains pâles, fluettes, posées sur le cuir sombre de la petite voiture, ne pouvaient



## II

## BLESSURE SECRÈTE

Malœuvre voulut ouvrir la porte du salon, mais Pont-Joubert, craignant sans doute d'être trop près de ses enfants et des serviteurs, dit à son ami, d'une voix étouffée :

— Montons.

Jude garda sous le sien le bras de Pont-Joubert, et tous deux gravirent l'escalier. La porte de la chambre de René s'ouvrait en face; celui-ci en franchit le seuil en chancelant, poussa le verrou intérieur, puis il se jeta dans un fauteuil et resta un moment la tête ensevelie dans ses mains; sa poitrine se soulevait avec violence, et le bruit de sanglots contenus parvint à l'oreille de Malœuvre.

Debut en face de son ami, il le contemplant avec une fixité dans laquelle la compassion avait certainement moins de part que la curiosité. Peut-être même, cet homme aux appétits mal satisfaits, et dont le cœur couvait plus d'une envie, trouvait-il une sorte de revanche à voir cet heureux, ce millionnaire, brisé, vaincu, pleurant comme une femme. Cette explosion de douleur le surprenait sans l'émuouvoir, et cependant ce fut d'une voix impregnée de pitié qu'il dit à Pont-Joubert :

— Ne peux-tu donc me confier la cause de ce grand désespoir ? Ne puis-je rien pour le soulager ?

René Pont-Joubert releva la tête, puis répondit à son ami, d'un accent ému :

— Merci, c'est en toi que j'espère; je sais combien je puis compter sur ton dévouement.

— Tu devrais dire ma reconnaissance.

— Il en est tant pour qui elle semble un fardeau.

— Parle, ami, et confie-moi comment je puis t'être utile.

— Je dois d'abord commencer par te raconter des choses que tu ignores, et la phase rapide de ma vie pendant laquelle je goûtai le bonheur dans ce qu'il a de plus complet.

— As-tu donc cessé d'être heureux ?

— Tu en jugeras après m'avoir entendu.

— Je t'écoute, dit Malœuvre, en se rapprochant de René.

— Quand j'ai quitté Paris, dit celui-ci, d'une voix tremblante, qu'il s'efforça d'affermir, j'allai à la Martinique, d'abord pour recueillir la succession d'un parent éloigné, ensuite, poussé par le besoin de voir et de connaître, qui fut une des passions de ma vie, et que, sans nul doute, je léguai en héritage à mon fils. Toutes les chances favorisèrent mon voyage; la mer était bleue comme le ciel.

Pendant plusieurs jours je refusai de la façon la plus absolue de m'occuper d'affaires; je prenais possession de cette terre où goudent les volcans, où les lianes se balançaient en draperies flottantes, où l'air plus chaud invite à la mollesse. Enfin, après une semaine, mon notaire, un excellent homme, obtint, non pas que je feuilletasse les parchemins qu'il s'obstinait à me remettre, mais que je me fisse présenter dans les maisons les plus importantes de la ville. J'aime peu le monde, une sorte de sauvagerie m'éloigne du mouvement et de tout ce qui tient à la vie factrice. J'avoue cependant que le gracieux accueil des créoles me charma. Leur grâce nonchalante, leur beauté étrange, l'harmonie de leur voix, exercèrent sur moi une sorte de fascination. Ou plutôt, dès que j'eus été reçu chez Mme Saville, et que j'eus vu sa fille Ina, je songai que cette enfant blonde et frêle serait pour ma vie la compagne rêvée.

La voix de Pont-Joubert s'attendrit, il passa la main sur son front à plusieurs reprises; puis, se relevant subitement, il ouvrit les deux panneaux cachant le portrait, et laissa en pleine lumière la charmante figure devant laquelle il pleurait souvent.

— Il me semble, dit-il, en reprenant sa place, que j'aurai plus de courage pour continuer cette triste histoire, si cette image reste devant mes yeux.

— Elle était bien belle ! dit Malœuvre.

— Et meilleur encore ! gémit Pont-Joubert. Lorsque je conhai mon projet au notaire, il secoua la tête d'une façon significative et me dit, avec une sorte de brusquerie :

— Vous feriez mieux de ne point songer à ce mariage.

— La famille Saville n'est-elle point honorable ?

— Irréprochable, mon jeune ami.

— Vous-même trouvez Mlle Ina une personne accomplie

— Sans nul doute, mais...

— Mais quoi ?

— Vous êtes déjà deux fois millionnaires, la succession de votre oncle augmentera encore cette fortune, je ne vois pas pourquoi vous épouseriez Ina, dont la dot est fort modique. Sa mère garde l'apparence du bien-être, mais la pauvre femme, qui ne sut jamais l'apparence du bien-être, mais la pauvre femme, qui ne sut jamais compter, attaque le fonds quand le revenu ne lui suffit pas, et je crains bien que sa fille se trouve un jour presque tout ruinée.

— Men cher ami, répondis-je au notaire, ce que vous dites-là m'enchant ! Ai-je assez de bonheur de trouver Mlle Saville dans cette situation à demi créole ! Songez donc avec quelle joie je la sauverai des privations que vous redoutez pour elle. Si Mme Saville en véritable créole, se laisse voler par son intendant et ne peut enrayer des dépenses trop élevées pour son revenu, ne serai-je pas ravi d'employer ces millions dont vous parlez et rendre facile la vie d'une mère que je respecterai, et d'une femme à qui je donnerai tout mon cœur ?

— Vous êtes très jeune, me répliqua le notaire, et parlant très généreux; Mme Saville vous a-t-elle jamais parlé de son mari ?

— Non, répondis-je, je sais seulement qu'elle est veuve.

— Ce que vous ignorez, le voici : sans qu'aucune cause eût provoqué en lui un dérangement de ses facultés, M. Saville était devenu fou. On assure, d'ailleurs, que son père était un maniaque.

— La folie n'a rien de déshonorant, répondis-je; Dieu qui nous donne l'intelligence est libre de la couvrir d'un voile, de même qu'il a le droit d'arrêter les battements de nos cœurs. Mme Saville et sa fille ont dû beaucoup souffrir. Et ce que vous m'apprenez, loin de m'éloigner d'Ina, m'attache davantage à cette jeune fille.

— Ainsi, vous persistez dans votre projet ?

— Si complètement, que je vous supplie de demander pour moi la main d'Ina à sa mère.

Le notaire me prit les deux mains.

— Vous m'inspirez une grande, une très grande sympathie, me dit-il, mais je croirais trahir la confiance que vous mettez en moi, si je me rendais à votre prière. J'ai dû vous éclairer sur des faits que vous ignorez. Vous passez outre, c'est votre droit; votre père est mort et vous avez été âgé d'homme, mais je ne crois point que le bonheur soit pour vous dans ce mariage, et ma conscience me défend de m'en occuper.

— Vos paroles sont graves, repris-je; cependant vous ne gardez pas le silence sur un fait, je ne dirai point coupable, mais inavoué ?

— Non ! non ! Pont-Joubert, j'ai révélé les seules choses capables de mettre empêchement à votre mariage, la ruine prochaine de la maison et la folie du père.

— J'agirai seul, dis-je; tout en regrettant que vous me refusiez votre concours, je reste convaincu que vous croyez agir pour mon bien.

— Oui, oui, je vous le jure ! me dit-il, avec une cordiale étreinte.

Un mois plus tard, j'épousai Ina. Le digne notaire ne se crut pas obligé de s'éloigner de moi, pour cette raison que je ne suivais point ses conseils, mais il refusa de rédiger le contrat. J'avais pris des arrangements tels que l'habitation de Mme Saville se trouva complètement dégruée de ses biens à ce jour où je devins le mari de sa fille; mais ma bonne mère n'eut pas longtemps de la joie que lui causait cette surprise et le bon-

heur d'Ina. Elle mourut dans nos bras, après m'avoir supplié, pendant un entretien particulier que j'eus avec elle, d'éviter à sa chère enfant le moindre chagrin qui pourrait ébranler sa constitution délicate et nerveuse.

La douleur d'Ina fut violente, et le médecin qui la soigna pendant la fièvre violente à laquelle elle fut en proie ne paraissait pas sans inquiétude. Heureusement, Dieu qui mesure l'épreuve à la force, nous envoya une consolation suprême. Du jour où ma femme tint Cyrille dans ses bras, elle sentit s'adoucir sa douleur.

Deux ans plus tard, elle avait quitté son deuil et berçait Marie-Ange. C'est alors que je connus un bonheur absolu, complet. Je possédais tout ce qui fait le charme de la vie : une femme chère à son cœur, deux enfants pour le bonheur desquels je me serais fait ouvrir les veines.

Nous vivions retirés, isolés dans notre félicité.

Je n'osais parler encore à Ina de mon désir de revoir la France ; je redoutais de l'arracher trop vite à la tombe de sa mère, sur laquelle chaque jour, elle allait s'agenouiller. Parfois, cependant, dans nos causeries sur l'avenir, nous voyions Cyrille achevant à Paris son éducation, devenant un homme, acquérant à son tour la célébrité, puis, Marie-Ange, belle comme sa mère, s'épanouissant à la façon des fleurs. Je comprenais que le moment du départ venu, ma femme bien-aimée ne m'opposerait point de refus ; elle souhaitait voir grandir ses enfants sur le bord des flots qui l'avaient bercée elle-même, mais cette âme imprégnée de douceur ne se révolterait jamais contre mon vouloir.

Pont Joubert s'arrêta un moment.

Éprouvait-il une joie douloureuse à repasser les jours enfuis dans sa mémoire ? Le courage lui manquait-il pour continuer son récit ?

Jude lui serra la main et dit, d'un accent voilé :

— Courage ! pauvre ami, courage !

— Je t'ai parlé de notre vie paisible, de notre bonheur recueilli, entre des serviteurs que nous traitions avec bonté et des amis qui venaient respirer à notre foyer ce que l'on pouvait appeler l'air du bonheur.

Les enfants grandissaient sous l'amour de leur mère, sous la protection de ce nègre que tu connais, Pampy, dont le dévouement pour ma famille est sans bornes. Le malheur fondit sur nous comme la foudre. Une nuit je m'éveillai dans l'habitation en flammes. Je courus à l'appartement de ma femme, je l'enveloppai dans une couverture, et je descendis l'escalier avec mon fardeau ; mais à peine Ina fut-elle à terre, et comprit-elle le danger, quel je venais de l'arracher, qu'elle s'échappa de mes bras, et courut vers l'entrée de la maison, dont les flammes défendaient l'approche.

— Mes enfants ! dit-elle, mes enfants !

Je bondis vers Ina, je la confiai à deux noirs en leur recommandant de veiller sur elle, puis m'aidant d'une échelle, je parvins à la chambre des enfants. J'entendais les cris d'Ina demandant sa fille et son fils ! Les flammes gagnaient la cloison de bambou et léchaient déjà la fenêtre. Je courus aux berceaux : ils étaient vides. Un autre m'avait devancé dans cette chambre et les avait emportés, tandis que je sauvais ma femme. Je regagnai la fenêtre, j'enjambai le balcon et je posai le pied sur l'échelle.

En ce moment, un cri terrible me fit tressaillir. Ce cri était poussé par Ina, qui criait en tortant ses bras :

Assassin ! qui ne ramène pas mes enfants, assassin !

En trois bonds je me trouvai près d'Ina, qui ne me reconnaissait plus. Ne me voyant pas les bras chargés des chers petits anges, elle crut que l'incendie venait de les dévorer et, sa tête s'égarant, elle devint folle en face de sa maison incendiée, dans laquelle elle crut voir le tombeau de ses bien-aimés.

Je pris Ina dans mes bras, je tentai de la rassurer, elle me repoussa, en m'accablant de reproches, comme si elle s'adressait à un être imaginaire.

Au même moment, Pampy accourait vers nous. Il s'était sauvé par le côté opposé de l'habitation, en enlevant Marie-Ange et Cyrille. Le temps qu'il avait employé à tourner l'habitation au milieu du désordre causé par l'épouvante, l'avait empêché de revenir avant moi près d'Ina désespérée.

La malheureuse ne reconnut pas ses enfants ; elle les repoussa avec une sorte d'horreur, comme elle me repoussait moi-même. Son désespoir furieux exigeait qu'elle fût gardée à vue, et quand, à la fin de cette nuit terrible, je pus reprendre un peu de sang-froid, je n'avais aucune illusion à garder : ma femme était folle.

Le médecin que je fis appeler ne m'adressa point de consolation banale :

— Monsieur, me dit-il, vous savez que le mari de Mme Saville est mort privé de sa raison ?

Ce mot me terrifia ; je me souvins des paroles du notaire, et une sueur froide mouilla mon front.

— Que faire ? demandai je avec un sombre désespoir.

— Vous ne pouvez, me dit-il, garder près de vous cette infortunée. Sans nul doute le caractère furieux de sa folie s'apaisera, mais il peut présenter actuellement de grands dangers, et vous ne devez point permettre qu'elle habite dans le voisinage de vos enfants.

Ce que disait le docteur était vrai, et cependant il me sembla que je perdais Ina pour la seconde fois, quand on l'enleva pour la conduire dans une maison de santé.

Et pourtant combien elle était différente de l'Ina que j'avais connue, aimée. Ses yeux avaient pris l'expression de l'égarément elle poussait des cris de rage, elle menaçait le bourreau de ses enfants, déchirait ses habits et laissait flotter en désordre cette belle chevelure blonde qu'elle relevait jadis avec tant de soin ; la colère bouleversait, en dénaturant leur expression candide, ces traits charmants que tu vois devant toi. Mais, en dépit de son malheur, peut-être à cause de ce malheur même, Ina m'était toujours chère.

Il m'en coûta plus que je ne saurais te le dire de la remettre aux soins d'un savant aliéniste ; mais les cris aigus qui lui échappaient, la monomanie qui la poussait vers le feu et l'eût peut-être portée inconsciemment à quelque acte de sauvage revanche, me faisaient une loi de la séparer des enfants.

Ceux-ci étaient trop jeunes pour garder longtemps le souvenir de leur mère : après qu'elle eut quitté la maison, dont naguère elle faisait la joie, les chers petits demeurèrent inquiets et tristes pendant plusieurs jours ; mais des distractions arrachèrent vite de leur pensée l'image de celle que je ne pouvais oublier. Des voisins, qui étaient nos amis, nous offrirent l'hospitalité en attendant qu'une maison, située dans Saint-Pierre et faisant partie de mon héritage, se trouvât disposée pour nous recevoir. Pampy se multiplia près de Cyrille et de Marie-Ange ; le sourire revint sur leurs lèvres, et j'entendis de nouveau l'éclat de leurs chansons.

Plus tard, quand les chères créatures me parlèrent d'Ina, je leur répondis qu'elle était morte.

— Pourquoi ce douloureux mensonge ? demanda Mâlœuvre.

— Ma femme n'est-elle pas morte pour tous ? pour le mari qui ne s'est jamais consolé, pour les enfants qui ne doivent point la revoir ? Et puis, si j'avais avoué la vérité, songe, mon ami, quelles conséquences eut entraînées un aveu semblable ? Qui sait si la pensée de la folie maternelle n'eût pas épouvanté mes enfants ? Rappelle-toi qu'Ina territ de son malheureux père un héritage qui peut être...

Oh ! tais-toi ! s'écria Mâlœuvre, avec l'accent de la terreur.

— Cette idée me dévore, elle me désespère ; elle s'est attachée à moi pour ne me quitter jamais. Si ma femme était demeurée paisible à son foyer, sans nul doute jamais cette crainte n'eût traversé mon esprit. Mais la folie d'Ina, cette folie transmise m'effraie pour les enfants qu'elle me laisse. Chaque fois qu'un trouble passager altère leur visage, qu'une larme roule dans leurs yeux, je frémis en songeant au danger qui les menace. Aussi, bien que j'eusse fidèlement gardé à ma femme une tendresse à

laquelle  
consolat  
l'âge de  
je m'ex  
pension  
fantasie  
chée à s  
lettre de  
vation  
près d'el

Le ch  
joies do  
aussi, je  
craintes  
développ  
Emily et  
Pampy, c  
rible secr  
exercer s  
entrer da  
de l'adole  
désormais  
venue rot

— Elle  
— Oni.  
— Et le  
— Qu'li  
— Avai  
— Héla

gnent d'un  
de posséd  
A-t-elle o  
poussait-il  
vainement  
de la fugit

— Eh bi  
— Je va  
— Ta ve  
— Oni.

— C'est  
— Non,

regardais c  
— Réfléc  
les démarc  
fuite de ta  
réussir, toi  
complisem  
vers les mo  
crise de fol

— Et si l

maison où  
cendres du  
plus fugitif  
Où d'autres  
serviteurs d  
que poursui  
je la trouve

— Ta sés

— Il n'y  
comprends j

— Tes enf

— Miss E

— Quelle

— Le régl

— J'ai cor

— Tu as t

— Tu me

— Ils ont,

laquelle répondait sa haine, bien que je trouvasse une amère consolation à la visiter dans l'asile du docteur Desalme, dès que l'âge de mes enfants me fit un devoir de songer à leur éducation, je m'empressai de quitter la Martinique. Desalme reçut une pension d'un chiffre élevé qui permit de satisfaire les moindres fantaisies d'Ina ; une négresse, Olympe, sa nourrice, resta attachée à son service, et il fut convenu avec le docteur que, sur une lettre de lui, m'annonçant soit une amélioration, soit une aggravation dans l'état de la malade, je m'empresserais de revenir près d'elle.

Le changement de lieux, la vue de mon fils, de ma fille, les joies dont je leur étais redevable, adoucèrent mes regrets ; moi aussi, je m'accoutumai à la pensée qu'Ina était morte. Mes craintes pour les enfants se calmaient. Leur intelligence se développait de façon à me rendre orgueilleux ; près d'eux, miss Emily et Lucien Lavergne rivalisaient d'affection et de zèle, et Pampy, ce modèle des serviteurs, ne les quittait jamais. Le terrible secret de la maladie de leur mère, ignoré de tous, ne pouvait exercer sur eux une sorte d'empire préventif. Je voyais Cyrille entrer dans la jeunesse, et ma fille prête à sortir de l'âge incertain de l'adolescence ; je me berçais de l'espoir que rien n'entraverait désormais une vie si fatalement brisée, quand une lettre est venue ouvrir ma blessure.

— Elle arrive de la Martinique ?

— Oui.

— Et le docteur Desalme t'apprend... ?

— Qu'Ina a osé s'enfuir de la maison de santé.

— A vait-elle recouvré la raison ?

— Hélas ! non ; et, bien que les préparatifs de sa fuite témoignent d'une certaine habileté réfléchie, l'infortunée était bien loin de posséder, non pas seulement le raisonnement, mais le calme. A-t-elle obéi à un impérieux désir de liberté ? L'instinct la poussait-il vers les lieux où elle avait été heureuse ? Desalme a vainement fait opérer des recherches aux environs, aucune trace de la fugitive n'a été trouvée. . . . .

— Eh bien ? demanda Malœuvre.

— Je vais partir, dit Pont-Joubert, en se levant.

— Tu veux aller à la Martinique ?

— Oui.

— C'est insensé, mon pauvre ami !

— Non, c'est mon devoir, et j'ai toujours accompli ce que je regardais comme tel.

— Réfléchis bien, dit Malœuvre, en insistant ; tu avoues que les démarches, les recherches opérées immédiatement après la fuite de ta femme, sont demeurées sans résultat, et tu espères réussir, toi qui recommenceras l'œuvre plusieurs mois après l'accomplissement de ce malheur. Si la pauvre créature s'est enfuie vers les mornes, elle y sera morte de faim ; peut-être, sans une crise de folie, s'est-elle jetée à la mer. . . .

— Et si la raison lui était revenu ? Si sur l'emplacement de la maison où elle vécut heureuse avec moi, elle retrouvait, avec les cendres du désastre, les parcelles de son intelligence ? Quoi de plus fugitif que la raison ? Un souffle l'éteint, un éclair le ranime. Où d'autres ont échoué, qui te dit que ne réussirai pas ? Les serviteurs de Desalme sont des mercenaires, moi je suis un époux que poursuit un souvenir. Ou bien Ina est à jamais perdue, ou je la trouverai, et moi seul je puis accomplir cette tâche.

— Ta résolution est héroïque, mais imprudente.

— Il n'y a point d'héroïsme à faire ce qu'on doit, et je ne comprends pas le mot imprudence à propos de ce départ.

— Tes enfants ? demanda Malœuvre.

— Miss Emily et Lavergne sont là.

— Quelle raison donneras-tu à ton absence ?

— Le règlement tardif d'affaires de fortune.

Pont-Joubert prit la main de Malœuvre.

— J'ai compté sur toi, ajouta-t-il.

— Tu as bien fait ; mais, que puis je ?

— Tu me remplaceras près des enfants.

— Ils ont, tu l'as dit, Lavergne et la gouvernante irlandaise.

— Oui, mais cela ne suffit point à ma tendresse.

— Tu le sais, dit Jude Malœuvre, avec une sorte d'emphase, ma vie t'appartient, et tu peux en disposer.

— Merci ! dit Pont-Joubert, merci !

— Tu connais tout, maintenant ; laisse-moi seul.

Malœuvre se leva et, sans rien ajouter, il quitta la chambre de son ami.

Quand Pont-Joubert eut vu retomber les plis de la portière, il alla s'agenouiller devant le portrait d'Ina :

— Que Dieu te garde, dit-il, chère créature innocent ! qu'il te garde, et me réserve de te retrouver, de te guérir, de te ramener au milieu de ceux que tu pleures et que l'instinct te fait chercher là-bas.

— Mon Dieu ! sauvez-la ! ajouta Pont-Joubert et, pendant l'absence, protégez ceux que je commets à vos soins".

Le malheureux pleura ; nul ne voyait sa faiblesse et ses larmes que l'image du Christ a suspendue dans sa chambre ; et devant cet ami des jours mauvais, la honte ne poigne pas le cœur des désolés.

Tandis que Pont-Joubert s'abandonnait à sa douleur, Cyrille se livrait, dans le jardin, à une course effrénée, en compagnie de Morse, tandis que Marie-Ange et Juliane, assises des deux côtés de la voiture roulante de Coelio, causaient avec le petit malade.

Celui-ci exprima à voix basse un désir si vif, que le sang monta tout à coup à ses joues pâles ; Marie-Ange se leva brusquement et courut vers le noir qui, en ce moment, tourmentait le mélancolique tatou.

Il l'avait placé sur la dos, et la malheureuse bête agitait ses pattes d'une façon éperdue, en balançant sa tête avec une expression de désespoir.

La tortue, attirée par le bruit, considérait placidement le malheur du tatou et semblait dire : — Je sais ce que s'est, mais que puis-je ?

— Pampy ! oh ! mon cher Pampy ! dit Marie-Ange, de sa voix douce, je t'en supplie, ne tourmente pas ce pauvre animal.

— Li être trop bête, petite mam'zèle, et grimaces à li amuser tortue.

— Je ne crois pas, répliqua gravement la fillette, et sur ce point les animaux donnent aux hommes de bonnes leçons. Les fauves saignent, dépècent leur proie sans la torturer ; les hommes seuls connaissent les raffinements de la barbarie. Serais-tu heureux, Pampy, si l'on te suspendait par les pieds, la tête en bas ? Eh bien ! le pauvre idiot de tatou est aussi torturé quand tu le retournes sur sa carapace.

— Ça, petite mam'zèle, pas gro... der bon nègre. Tatou y v'la sur pattes à li, et tortue de rire, et moi content.

— Oui, mais je voudrais autre chose.

— Vous parler, moi obéir.

— Ecoute, Pampy, tu vois bien Coelio, le petit malade, il souhaite vivement entendre une de tes chansons créoles. Oh ! cher Pampy, ne me refuse pas, ne secoue pas la tête, tu m'affligerais.

— Moï, pas aimer Coelio.

— Il est si doux, si malade !

— Père à li méchant, très méchant.

— Tu te trompes, Pampy, tu te trompes ! Et d'ailleurs, quand ce serait vrai, Coelio ne serait point responsable des défauts de son père. Et puis, ce n'est pas seulement Coelio qui demande une chanson, c'est Marie-Ange, et tu ne saurais pas lui dire non ?

La physionomie noble du noir exprima une vive contrariété. Il n'eut pas le courage d'affliger sa petite maîtresse, mais il lui en couta grandement de la satisfaire, et ce fut en remportant sur lui-même une cruelle victoire, qu'il alla chercher sa guitare.

Un moment après, debout en face de la voiture de Coelio, il chantait une mélodie de son pays, en l'accompagnant du son fronfon des cordes de son instrument.

Coelio, Cyrille et Marie-Ange riaient aux larmes, et l'écho de leurs joyeuses voix joyeuses alla trouver la prière désolée de M. Pont-Joubert.



Il étouffa un cri et s'appuya, tout chancelant, contre un arbre.

## III

## La dette de Reconnaissance.

**J**UDE. Mâloevre était fils d'un parent éloigné de Pont-Joubert. Cette branche de la famille, par suite de malheurs, auxquels le manque de conduite n'était pas étranger, tomba progressivement dans un état voisin de la misère. Le père de Jude connaissant la situation prospère de son cousin, se présenta un matin chez lui, tenant par la main son fils âgé de onze ans.

—Monsieur, lui dit-il, car je ne me permettrai point de vous rappeler des liens de famille dont vous avez le droit de rougir, je viens vous annoncer que je quitte la France, dans le vague espoir de chercher fortune en Amérique, ou, ce qui est plus probable, d'y faire oublier mon nom compromis. Les fautes du père ont ce malheur qu'elles nuisent souvent sans retour à l'avenir des enfants; je veux tenter d'épargner à Jude la honte de recueillir mon héritage. Vous m'avez plus d'une fois prouvé votre bonté en venant à mon aide d'une façon détournée; faites plus aujourd'hui. Considérez-moi comme un mourant qui vous laisse un legs sacré, et acceptez-le généreusement. Que ferais-je de mon fils, si je l'emmenais? J'ai perdu souvenir du peu de science que l'on m'avait enseigné, et je ne me sens point capable de former un honnête homme. Donc ne me reconnaissant pas digne d'élever mon enfant, je viens vous demander si vous daignerez de vous en charger?

La voix du malheureux s'étranglait dans sa gorge.

M. Pont-Joubert regardait le fils de son cousin.

C'était un enfant pâle, chétif, à physionomie mobile sur laquelle s'étendait par un instant un voile impénétrable. L'œil était petit, verdâtre, à lueur fulgurante, la bouche mince, le menton prononcé, coupé carrément, le nez tombante fortement brusqué. Une chevelure blonde, très fine, assez rare, descendait sur un front intelligent.

Certes, ce visage n'inspirait pas la sympathie attirante que reflète d'ordinaire la figure des enfants; les paupières voilaient trop les yeux; le rictus des lèvres manquait de franchise, les cheveux plats se collaient mal au front bombé; la tête se dodélinait avec certains mouvements que l'on trouve dans les félins; le regard obliquait; le geste court, sans ampleur, trahissait une timidité craintive, ou bien une hypocrisie latente; la démarche paraissait tortueuse et l'attitude affairée.

Mais l'enfant comptait onze ans; son père, Antoine Mâloevre, l'avait élevé avec une brusquerie farouche. Presque chaque soir l'enfant le voyait rentrer ivre au logis, et le petit malheureux s'épouventait des brutalités de son père. Sa physionomie, son geste, son attitude pouvaient donc s'être dénaturés dans un voisinage dangereux, et il suffirait à Jude de trouver des relations franches, des compagnons de son âge pour le rendre ce que sont d'ordinaire les enfants: des créatures prime-sautières, disposées à la tendresse, à la reconnaissance, à la bonté.

—Antoine, répondit M. Pont-Joubert, j'accepte la mission d'élever votre fils à la seule condition que jamais, même en cas de retour, vous ne repreniez vos droits sur lui.

Soyez tranquille, dit Mâloevre, je ne reviendrai pas.

Tirant alors la clef de sa caisse, Pont-Joubert l'ouvrit, y prit dix billets de banque et les tendit à son cousin:

—Voici de quoi tenter la fortune, je souhaite que vous réussissiez; il ne dépendra pas de moi que Jude ne devienne, sinon un homme riche, du moins un homme honnête.

Une sorte d'attendrissement crispa les traits de Mâloevre; il serra d'une façon convulsive les mains de son cousin, pressa son fils dans ses bras avec une violence émue, puis il s'élança vers la porte, en criant:

—Adieu! adieu!

Antoine n'écrivit pas, et on ne le revit jamais.

La tristesse de sa première enfance ne permit pas à Jude de regretter beaucoup ce père qui, après l'avoir souvent battu, l'abandonnait à la générosité d'un parent assez éloigné pour que ses services ressemblaient à une aumône.

Il trouva dans René Pont-Joubert un bon, franc et joyeux camarade.

René se livra d'abord tout entier, et si plus tard il fit des réserves dans la part d'amitié qu'il accorda à son cousin, celui-ci dut s'en prendre à la morosité chagrine de son caractère. René était plein de cœur, d'entraînement, de franchise. Jude paraissait souvent morose, et plus d'une fois son compagnon crut devoir attribuer cette tristesse à la comparaison qu'il faisait de leurs situations respectives.

—Que te manque-t-il? demandait René, les voitures et les chevaux t'appartiennent comme à moi, puisque nous nous promenons ensemble; mon père met chaque semaine la même somme dans nos bourses d'écoliers; nous avons les mêmes maîtres pour nous instruire, les mêmes jonets pour nous distraire, les mêmes domestiques à nos ordres.

Jude baissait la tête et répondait:

—Mon père!

Il faut l'avouer, ce qui torturait le plus l'enfant dans le souvenir de ce père, que sans doute il ne reverrait jamais, c'était moins la pensée de l'avoir perdu sans retour que la crainte inavouée de le voir reparaître.

De sa mère il ne gardait nul souvenir, on lui avait dit seulement qu'elle était douce et belle, et que l'inconduite de son mari devait avoir hâté sa mort.

René se trouvait également privé de sa mère; mais l'image de la jeune femme mettait un rayon de pitié filiale dans chaque chambre. La morte regrettée n'avait jamais quitté le foyer dont elle fut la grâce et la joie, et M. Pont-Joubert vénérât son souvenir comme celui d'une sainte.

Ses enfants eurent dans leurs études des résultats très différents. René apprenait avec une facilité qui diminuait un peu son succès; Jude s'obstinait, s'acharnait à une besogne que son manque de mémoire rendait doublement difficile. Tandis que René réussissait brillamment, dans les concours d'histoire, de rhétorique et de versification latine, Jude remportait les prix de mathématiques et de philosophie. Cet esprit positif ne parvenait pas à s'élever au-dessus de certaines préoccupations. Jude passa ses examens de bachelier d'une façon à peine suffisante, tandis que René enlevait son grade de licenciés ès-lettres.

Les bancs de l'école de droit les réunirent.

Tout d'abord René se passionna pour les beaux discours, les magnifiques plaidoiries; ses maîtres devinèrent qu'il serait, s'il le souhaitait, un avocat distingué, auxquels deviendraient familiers les éclatants succès des cours d'assises, tanis que Jude annonçait devoir se plaire davantage aux arguties du cabinet.

M. Pont-Joubert mourut après avoir lu la thèse en droit des deux jeunes gens. Son testament ne renfermait rien de particulier relativement à Jude. Celui-ci en témoigna une aigreur telle que René se trouva froissé jusqu'au fond de l'âme. Les rapports des deux jeunes cousins devinrent un peu froids; dans son orgueil, Jude refusa les services de René et lui déclara qu'il pouvait désormais se suffire.

Cette conduite affligea le jeune Pont-Joubert; mais il pensa que le besoin rappellerait le transfuge, et après lui avoir écrit une lettre affectueuse, dans laquelle il se mettait à sa disposition, il attendit; Jude ne parut point et René partit pour l'Italie; à son retour, il apprit que son cousin venait d'entrer dans la maison de banque de Moïse Molsen, une des plus solides; non pas de la France, mais de l'Europe. Cédant à sa généreuse nature, René Pont-Joubert alla lui serrer la main, et Jude le reçut avec une cordialité affectueuse.

Il parla beaucoup de ses espérances d'avenir, et jura à René qu'il deviendrait à son tour millionnaire.

— L'argent est tout ! disait-il, et, à notre époque, il semble parfois que les millions sortent d'entre les pavés. A quelle époque a-t-on pu dire avec plus de justesse : — « La fortune est aux audacieux ! » — Que faut-il pour faire d'un humble commis un financier égal du banquier auquel la veille il parlait chapeau bas ? Un coup de bourse !

— On peut se ruiner, dit Pont-Joubert.

— C'est difficile quand on n'a rien.

— Mais, quand on ne possède rien, on ne joue pas.

— Pourquoi ? La Bourse n'est-elle pas un jeu à la portée de tout le monde ?

— Sans doute, à la condition . . .

— A la condition de rien du tout ! Les dettes de jeu ne sont agréées qu'au baccarat, mais à la Bourse, il existe un art, celui de ne pas payer ses différences. Oh ! sois tranquille ! je jouerai prudemment, et je me garderai bien de m'exposer. Je gagne quatre mille francs, j'en dépense deux, et je joue le reste. Avant trois ans j'aurai je l'espère, une somme assez ronde à ma disposition.

— Vraiment, dit René, et comment cela ?

— On me proposa d'épouser une orpheline très belle, ayant une dot de vingt mille francs.

— Elle t'aime ?

— Je le crois.

— Epouse-la, dit René, et j'ajoute cent mille francs à la dot.

— Tu ferais cela, toi ?

— De très grand cœur.

— Ah ! je suis un ingrat, dit Mâloeuve.

— Non, pas un ingrat, mais un orgueilleux, tu veux parvenir seul, et ne rien devoir à ton ami, à ton frère.

— Pardon, dit Jude, avec une émotion sincère : tu as raison, tes bienfaits m'écrasent, et cependant jamais tu n'en as rappelé le souvenir.

Deux mois après cet entretien, René, appelé à la Martinique pour y recueillir la succession de son oncle, partait après avoir remis à Mâloeuve la somme promise. L'effusion de celui-ci fut vraie. Il ressentit en ce moment une reconnaissance profonde et serra tendrement René dans ses bras.

Une lointaine correspondance les rappela l'un à l'autre ; mais René, absorbé par son bonheur, ne fut toujours compris quand il dévoila les coins mystérieux de son cœur.

Tandis que René concentrait sa tendresse sur Ina, Cyrille et Marie-Ange, Jude arrangeait sa vie. Dès qu'il se vit en possession de cent mille francs, ses idées changèrent tout à coup. La dot de l'orpheline, dont il avait songé à faire sa femme, lui parut insuffisante ; il étouffa la sympathie naissante qu'il ressentait pour elle, et tourna ses vues vers une héritière dont un ami lui parla.

Joséphine Hardouin était une fille de dix-huit ans, dont la colonne vertébrale avait dévié par suite d'une grande faiblesse. Sa figure ossue, amaigrie, conservait ce type souffreteux, anguleux, qui fait dire, même avant d'avoir constaté une gibbosité : — « Voilà une figure de bossue ! » — Des cheveux superbes et des yeux dont le regard s'éclairait de bonté, n'empêchaient point Joséphine d'être mise au rang de ces pauvres filles dont les coiffes de Sainte-Catherine ombrage le front. Quoiqu'elle fut d'une nature aimante et douce, elle avait pris son parti de l'isolement auquel elle semblait condamnée.

Elle avait perdu son père, et sa mère, et vivait dans une famille amie. Un des collègues de Jude, marié depuis peu à une charmante femme, parla un jour distraitemment de l'orpheline. Jude demanda à lui être présenté, et ne tarda point à jouer près d'elle, non pas le rôle d'un homme épris, ce qui aurait paru faux et ridicule à la pauvre fille contrefaite, mais à raisonner son affection de façon à lui faire entendre que la beauté comptait pour peu dans la vie quand elle n'était accompagnée ni de vertu ni de douceur.

Jude affirma qu'on s'habitait si vite à la physionomie, à l'allure de ceux qui nous sont chers, que leurs défauts finissent

par disparaître d'une façon absolue. Il exalta les vertus privées, la douceur, la concorde. Il soutint que la compagne rêvée par un homme occupée par lui, et dont l'ambition grandirait avec les circonstances, c'était une sédentaire, sans coquetterie, prête à se dévouer à qui travaillerait en vue de son bonheur et de celui de ses enfants.

La perspective d'une famille d'un mari, de blonds chérubins, fit bondir le cœur de la triste diagraciée ; et quand Jude formula directement sa demande, il fut accueilli avec une joie intime, concentrée, qui se trahit seulement par le regard de tendresse profonde dont elle l'enveloppa.

Tout entière à son bonheur, Joséphine ne songea nullement à protéger sa dot. En donnant sa vie, elle céda sa fortune, sans réserver une pensée de l'une, un billet de banque de l'autre.

Dès lors, sans quitter pour cela la maison Molsein, qui pouvait lui servir de point d'appui dans plus d'une circonstance, Jude Mâloeuve travailla pour son propre compte. Il spécula sur les fonds étrangers, acheta, vendit avec des alternatives de perte et de gain, et se lança dans cette fièvre de spéculation qui dévore à la fois le cœur et la vie de ceux qui s'y jettent.

Il eût paru logique que, devenu presque riche, par suite de son mariage et du don de Pont-Joubert, Jude se donnât quelques-unes des jouissances auxquelles l'avait accoutumé la bonté de son bienfaiteur. Il n'en fut rien. Tant qu'il jouit du luxe d'autrui, Mâloeuve s'y plongeait avec sensualisme ; dès qu'il fallut payer le confortable avec son propre argent, il se montra avare.

Se condamnant à vivre des revenus de sa place chez Moïse Molsein, il refusa une servante à sa femme et la contraignit, toute faible et délicate qu'elle était, à faire elle-même son marché et à préparer le repas. La pauvre créature se soumit sans murmurer ; elle n'osait le rude maître qu'elle s'était donné, et pensait qu'il travaillait à lui créer un avenir magnifique.

Quand Mâloeuve passait de longues soirées, assis près d'un feu chétif, alignant chiffre sur chiffre, Joséphine le regardait avec une sorte d'admiration, oubliant qu'elle portait une mesquine robe de laine, et que ses amies d'autrefois la regardaient avec une douloureuse commisération.

Mais elle ne tarda point cependant, si abusée qu'elle fût, à comprendre qu'elle avait été un moyen entre les mains de son mari, et que le but une fois atteint, c'est-à-dire les deux cent mille francs enfermés dans sa caisse, il se soucierait peu qu'elle passât ses journées à pleurer sur l'erreur qu'elle avait commise en croyant à sa ferme affection.

Sous son enveloppe maladroite et maladroïtement ébauchée, Joséphine cachait une âme angélique. Si elle regretta amèrement l'illusion trop tôt envolée, elle ne tarda point à demander au ciel le courage de la résignation ; et Dieu, dans sa bonté, envoya à l'épouse délaissée une consolation inespérée.

L'assurance qu'elle sera bientôt mère calma subitement ses douleurs, étancha ses larmes et lui rendit l'assurance qu'elle reconquerrait l'affection de Mâloeuve. Elle ne pouvait croire que ce cœur, si endurci qu'il fût par l'égoïsme, ne se fondit pas d'attendrissement à cette nouvelle.

Cependant, au premier moment, il n'en fut rien ; Jude apprit même le secret qui comblait sa femme de joie avec une sorte de regret. Il s'était accoutumé à compter pour si peu Joséphine dans son existence, qu'il semblait regretter de voir un lien nouveau, le plus fort et le plus saint de tous, la rapprocher de lui.

Quant à madame Mâloeuve, elle oublia subitement ses douleurs passées pour ne songer qu'à son enfant, et quand elle entendit son premier cri, elle reçut au cœur une telle commotion de joie qu'elle crut en mourir.

Hélas ! son bonheur ne fut point parfait. Quand elle déroula les langes du cher petit, elle s'aperçut que ses jambes grêles, maigres, déformées, ne pourraient jamais le soutenir. Infirme, elle venait de donner le jour à un infirme.

Sans nul doute le malheur de l'innocente créature, loin d'en détacher la mère, le lui rendit mille fois plus cher; mais elle tremblait à l'idée que Mâloeuve ne prit cet être chétif en aversion.

— Heureusement, pensait-elle, tant que l'âge de Coelio exigera qu'on le porte, son père ne soupçonnera rien. Quand il acquerra la certitude du malheur de cet enfant, son cœur se sera peut-être ouvert à la tendresse.

Joséphine ne put tenter cette épreuve; l'anémie s'empara d'elle, le faible souffle qui animait cette fragile enveloppe s'éteignit avant que Coelio eût essayé de poser à terre ses pieds difformes.

Quand elle comprit qu'elle allait mourir, le désespoir de Mme Mâloeuve éclata avec une soudaine violence.

Elle appela son mari près de sa couche et, prenant entre ses mains les mains dures de son rude compagnon :

— Jo me meurs, dit-elle, vous n'avez pas compris que ma vie s'éteignait, et vous n'avez rien fait pour me défendre contre le mal qui me mine. Au moment de paraître devant Dieu, je ne vous adresse point de reproches. Je ne veux point vous parler de moi, à quoi bon ! Encore quelques jours, quelques instants, peut-être et je ne souffrirai plus. Vous avez été un maître inflexible. Je m'en vais, vous rendant une liberté que j'alliais en croyant réaliser votre bonheur. Regardez-moi déjà comme si j'étais morte, et accordez à mes paroles la créance que l'on donne aux derniers mots d'un mourant. Je pars et je pars seule. Pardonnez-moi cet égoïsme, j'aurais voulu emmener l'enfant. Un secret instinct me dit qu'il souffrira, et j'aurais voulu lui épargner toute souffrance.

— Croyez-vous donc que je sois incapable d'aimer mon fils ? demanda Mâloeuve.

— Non ! non ! je ne dis pas cela. Mais, en épousant une créature chétive et contrefaite comme moi, vous n'avez pas réfléchi que peut-être vos enfants hériteraient de cette débilité. Votre fils, dont vous aimez les yeux d'ange et le doux sourire, ne courra jamais joyeusement devant vous. Il se traînera comme un ver, et loin de flatter votre orgueil, il excitera votre pitié !

— Mon fils ! s'écria Mâloeuve, mon fils, infirme !

Joséphine détacha les langes de l'enfant :

— Voyez ! dit-elle.

Jude cacha son front dans ses mains.

— Il faudra l'aimer cependant, dit-elle, l'aimer doublement parce qu'il sera malheureux. Il plaît souvent à Dieu de compenser, pour ces infortunés, ce qui leur manque en beauté physique par de rares qualités d'intelligence. Cultivez celle de Coelio, faites le heureux pour vous qui aurez la joie d'en être aimé, pour moi qui ne verrai pas grandir.

Loin de relouer la tête, Jude la baissa davantage, et Joséphine entendit le bruit d'un sanglot.

— Tu pleures ! dit-elle, tu pleures !

Elle écarta les mains de son mari et vit son visage ruisselant de larmes.

Alors, un cri douloureux s'échappa de sa poitrine :

— Mon Dieu ! pourquoi faut-il que je meure au moment où la vie allait me devenir si douce.

Mais l'expression de ce regret ne renferma nulle révolte; la chrétienne se trouva résignée et serena devant le mystère de la mort. Sans avoir jamais fait le mal, elle avait semé le bien autour d'elle; consolée par le prêtre, elle pouvait monter vers Dieu sans appréhension.

Les pleurs de Mâloeuve la rassuraient sur le sort de son enfant. Les remords de Jude, s'éveillant à cette heure solennelle, lui repondaient du bonheur de Coelio.

Par une belle soirée de printemps, pendant laquelle on avait couvert son lit de violettes nouvelles, madame Mâloeuve expira en serrant sur son cœur le fils qui avait eu à peine le temps de lui sourire.

Mâloeuve la regretta.

Comme la pauvre douce créature l'avait deviné, une étincelle de tendresse jaillit avec la paternité de ce cœur glacé par l'égoïsme. Ce que l'amitié de René Pont-Joubert, ce que l'affection de Joséphine n'avaient pu obtenir, le regard indécis d'un petit enfant infirme l'opéra; et cet homme, qui n'avait jusqu'à présent aimé que lui-même et dont l'avarice ne connaissait d'autres bornes que celle de l'ambition, s'attacha puissamment, passionnément à son fils. Il choisit pour lui une servante alerte, d'un caractère gai, d'un cœur d'or; il voulut pour cette créature chétive les étoffes les plus belles et tout ce que peut créer un luxe intelligent. La fortune que, jusqu'à cette heure, Mâloeuve rêvait pour lui-même, fut avidement souhaitée pour Coelio, afin de le dédommager des privations qu'il subirait dans la vie. Les plus habiles praticiens de Paris furent consultés; aucun ne promit de rendre à l'enfant l'usage de ses jambes.

Coelio avait quatre ans quand M. Pont-Joubert revint à Paris. Sa première visite fut pour son compagnon d'enfance.

Il ne se souvenait ni de leurs querelles ni de leurs rivalités; l'absence comme la mort à ce privilège de ne plus laisser subsister dans notre pensée que le souvenir des qualités qui nous furent chères autrefois dans ceux que nous aimions.

Pont-Joubert venait d'ailleurs de traverser une crise de douleurs qui lui rendait une sympathie ancienne doublement chère. Il tendit les bras à Jude, qui lui rendit son étirement avec franchise.

Si envieux, si mauvais qu'il fût, Mâloeuve conservait, comme tous les hommes, même les plus pervers, certains côtés que le vice ne rongea pas de sa lèpre.

Du reste, il ne tarda pas à comprendre que l'amitié de Cyrille et de Marie-Ange allait devenir une grande joie pour Coelio.

Jude, prié d'envoyer souvent le petit infirme dans le jardin de l'hôtel de la rue Moncey, accepta avec reconnaissance.

Quand il revenait de voir ses jeunes amis, le visage de Coelio rayonnait de joie, sa peau était toute rose, ses yeux brillaient. Il racontait avec une sorte de hâte enfiévrée les amusements variés de la journée. Il parlait des magnifiques jouets de Cyrille, vantait la complaisance et la douceur de Marie-Ange, et murmurait le refrain des mélodies de Pampy. Souvent il rapportait de magnifiques cadeaux offerts par Cyrille ou par son père, et quand Mâloeuve feignait de vouloir les refuser, Pont-Joubert répondait avec une effusion chaleureuse :

— Laissez nos enfants s'aimer comme nous nous sommes aimés nous-mêmes.

Les affaires de Mâloeuve prospéraient : il avait vu porter ses appointements à dix mille francs, et il faut avouer à sa louange, qu'il les gagnait amplement. Rendu le premier à son bureau, il en sortait le dernier.

Si avare qu'il fût, il se montrait d'une probité scrupuleuse, et Moïse Molseïn s'y connaissait assez en homme pour attacher un grand prix aux services de celui-là.

Les trois cent mille francs de Mâloeuve s'arrondissaient tout doucement; mais, contrairement à son espérance, les fonds du commis ne formaient pas la boule de neige avec la rapidité qui l'émerveillait chez certains financiers. Jouant toujours et avec habileté, il lui arrivait aussi de perdre, et la balance des gains et des pertes ne laissait pas chaque année plus de dix mille francs à l'avoir.

Certes, Pont-Joubert ne tirait point vanité de sa fortune; il évitait même le plus souvent d'en évaluer le chiffre, mais l'installation princière de son ami prouvait suffisamment à Mâloeuve qu'il devait être considérable.

Servant aussi Pampy, dans son admiration pour son maître, dans son orgueil pour tout ce qui touchait à la maison, répétait à qui voulait l'entendre :

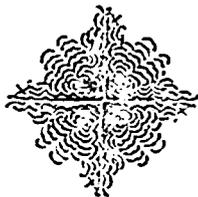
— Maître à moi, riche à tonnes de poudre d'or !

L'envie mordait donc souvent encore le cœur de Mâloeuve, même aux heures où il paraissait le plus attaché au fils de son bienfaiteur; et ce ne fut pas sans une sorte de satisfaction

cruelle qu'il apprit quelle secrette blessure cachait la vie, en apparence si heureuse, de René Pont-Joubert.

Et cependant, au moment où celui-ci annonça à Jude qu'il allait faire appel à son amitié, Mâloeuve s'écria :

— J'ai contracté envers toi une dette d'éternelle reconnaissance, ma vie t'appartient.



## IV

## RESOLUTION.

Pont-Joubert, sincèrement ému par les protestations de dévouement de celui qu'il considérait comme son ami le plus cher, pressa la main que Mâloeuve venait de lui tendre, puis il ajouta, d'une voix dans laquelle un poignant regret le disputait à une résolution immuable :

— Je vais partir, Sude. Le malheur d'Ina me la rends plus respectable et plus chère ; si elle eût moins aimé nos enfants, l'infortunée n'eût pas ressenti la commotion terrible qui la priva de la raison. Je fouillerai le pays, je parcourrai les mornes, je visiterai les forêts de l'île, et je retrouverai ma femme ou je mourrai à sa tâche.

— Et tes enfants ? demanda Mâloeuve.

— Je les confierai aux soins d'un ami.

— Cet ami se nomme . . .

— Peut-il être autre que toi-même ? demanda Pont-Joubert.

— Moi ! s'écria Mâloeuve, moi, tu me remettras . . .

— Tout ce que je possède de plus cher au monde, mes enfants d'abord, ma fortune ensuite.

Un éblouissement passa devant les yeux de Jude Mâloeuve ; il avança les mains avec un geste de refus.

— Quoi ! dit René, je me suis trompé sur ton compte ? Tes protestations de dévouement étaient un mensonge ? Après avoir été, pendant ton enfance, mon compagnon, mon frère, tu te retires de moi à l'heure où le malheur m'atteint d'une façon si cruelle ?

— Je n'ai pas dit cela ! s'écria vivement Jude Mâloeuve ; non ! je ne l'ai pas dit. Une minute seulement l'importance de la responsabilité dont tu me chargeais a paru dépasser mes forces.

— En quoi ? je te donne deux enfants de plus, voilà tout.

— C'est vrai, balbutia Jude.

— D'ailleurs, ajouta René, tu n'as à garder qu'une haute surveillance ; Lucien Lavergne est un homme de cœur et de talent en qui j'ai placé une confiance absolue ; en dépit de ses travers, miss Emily est le modèle des institutrices irlandaises présentes et à venir ; grâce à ces deux auxiliaires, tu pourras être tranquille pendant tes heures d'absence.

Oui, sans doute, sans doute. En effet, grâce à M. Lavergne et à miss Emily, je serai sans inquiétude, et chaque jour en quittant mon bureau, je pourrai venir . . .

— Mais je compte bien que tu viendras habiter l'hôtel ! dit Pont-Joubert, d'une voix affectueuse ; Coelio occupera un petit salon et un vaste cabinet qu'il transformera en atelier de reliure, puisqu'il aime ce métier.

— Qu'il soit fait suivant ton désir, répondit Jude. Quelle époque fixes-tu ton départ ?

— Je souhaite profiter du premier bâtiment faisant voile pour Saint-Pierre. Afin que la transition ne soit pas trop brusque pour mes enfants, je te prierai de venir t'installer dès demain à l'hôtel, d'ailleurs, tu le comprends, jusqu'au jour où je quitterai Paris j'aurai bien des mesures à prendre, bien des recommandations à te répéter, je souhaite de t'avoir près de moi.

— Je serai ici demain, mon ami.

— Merci ; j'avais raison de compter sur toi.

— Quel motif donneras-tu à ton départ ?

— Le règlement indispensable d'affaires d'intérêts laissées en souffrance à la Martinique.

— Et tu annonceras cette nouvelle aux enfants ?

— Ce soir même.

Jude se leva.

Je te quitte, dit-il, afin d'être exact demain, j'ai plus d'une disposition à régler ; toi-même tu vas sans doute te recueillir, et rapprocher de toi ceux dont tu compteras désormais les baisers.

Pont-Joubert répondit avec émotion :

— Va, cher ami, et crois bien que je contracte à cette heure envers toi une dette de reconnaissance qui ne finira qu'avec la vie.

— Pourquoi parler de reconnaissance, Pont-Joubert, je ne t'ai point encore prouvé la mienne.

Une dernière étreinte peignait mieux que des paroles ce qu'ils éprouvaient tous deux, puis Mâloeuve et René descendirent dans le jardin.

Pampy achevait le dernier couplet de sa chanson créole. Debout près de la voiture du petit malade, il se livrait à une mimique si originale, tout en caressant les cordes de sa guitare, que Coelio, d'ordinaire si grave, riait du meilleur cœur du monde et applaudissait à faire rougir ses pauvres petites mains fluettes.

Assise à côté d'un platane, miss Emily, son mouchoir sur les yeux, pleurait sans bruit.

— Mon Dieu ! miss Emily, s'écria Pont-Joubert, qui voulait, en ce moment, déguiser son émotion sous une gaieté de commande apprenez-moi d'où vient l'amère douleur à laquelle vous paraissez en proie.

La chanson de Pampy, monsieur, répondit l'Irlandaise, c'est la chanson de Pampy.

— Mais cette chanson est fort gaie, ma chère miss ! Voilà Coelio qui se pâme de joie, Marie-Ange bat la mesure, et son frère reprend le refrain avec enthousiasme ; je ne comprends pas . . .

— Je pleure sur le sort des pauvres nègres, monsieur ; comment Pampy a-t-il le courage de chanter ?

— Et pourquoi ne chanterait-il pas ? Pampy est-il esclave ? craint-il le fouet du commandeur ?

— Et monsieur, quand il ne serait malheureux qu'en raison de la couleur de sa peau.

— Vi-ille idée, miss Emily ! Pampy est très beau pour un noir ; ses yeux brillent comme des escarboucles, il a des lèvres rouges pareille à une grenade ouverte, et le pauvre garçon serait bien surpris si vous lui avouiez que vous le trouvez malheureux.

En effet, le noir électrisé par sa propre musique, venait de terminer sa chanson par une éclatante fusée de notes joyeuses, dont la sonorité, éveillant la verve des araz, les avait encouragés à mêler leur voix au concert. Ce fut en un instant un tumulte indescriptible de notes criardes, de cris discordants. Morée gronda de sa voix sourde pour imposer le silence, la grue d'Australie accourut sur ses longues pattes grêles, afin de s'informer de ce qui se passait, le faon, effarouché, se sauva sous un reurre de jeunes pousses, tandis que le taton et la tortue, muets tous deux, se regardaient avec épouvante.

Rien de plus charmant, de plus attachant que l'ensemble de ce tableau.

Un moment après, Jude et son fils quittaient le jardin.

— Adieu ! dit Coelio, en saluant ses jeunes amis.

dan  
—  
—  
—  
cela  
—  
—  
—  
mai  
milli  
brin  
comj  
d'hoi  
quel  
lise  
Ju  
—  
—  
—  
—  
grave  
à lui  
comp  
piété  
ble q  
manie  
d'amc  
comm  
—  
à votr  
ces dé  
—  
—  
—  
avec u  
cherei  
et vou  
d'aller  
comme  
ne sait  
ferer r  
En  
lles-Cl  
— J  
dit-il.  
— S  
— S  
en s'in  
Mar  
— C  
secrets  
Allez, j  
Pont  
sorte  
repris  
— P  
— V  
L'enf  
Pont  
s'éloign  
— Te  
doulour  
Martini  
ma prés  
sacrée,  
Pardou

— A demain, ajouta significativement Pont-Joubert.  
Marie-Ange venait de prendre le bras de Juliane et, la regardant avec une vive tendresse :

— Je voudrais vivre avec vous toujours, lui dit-elle.

— Vous m'aimez donc bien, chère petite ?

— Oh ! oui je vous aime ! Mais, ce n'est pas seulement pour cela que je voudrais ne point vous quitter.

— Pourquoi encore ?

— Afin de devenir meilleure, répondit la gentille enfant.

— Il me semble que vous êtes douce et charmante.

— Peut-être, Juliane ; mais, au-dessus de ces qualités humaines, le Seigneur place toutes celles qui me font défaut : l'humilité qui nous porte à nous considérer comme un pauvre petit brin d'herbe ; la charité dont le mobile n'est pas seulement la compassion pour la misère que l'on soulage, mais la pensée d'honorer la pauvreté du Sauveur. Vous parliez de ma douceur, quel mérite ai-je à garder une humeur égale ? Chacun ici rivalise de tendresse, de prévenance pour moi.

Juliane éleva vers elle les deux mains de Marie-Ange.

— Avez-vous souvent de pareilles pensées ?

— Souvent.

— A qui les confiez-vous ?

— A personne, répondit l'enfant. Mon père me semble si grave que, sachant ouvrir mon cœur devant lui, je reste inhabile à lui dévoiler mon âme. Mon frère, si bon qu'il soit, ne me comprendrait pas. Certes, miss Emily est bien pieuse, mais sa piété répète sans fin les lamentations de Jérémie, et il me semble que les Anges dans le ciel n'aiment point Jésus de cette manière. Je comprends la piété avec de grands élancements d'amour et de joie. Je crois qu'elle nous fait planer en haut comme les aigles et nous rend simples comme les colombes.

— Oui, chère, chère petite, et vous posséderez un jour, grâce à votre foi, à votre innocence, à votre ferveur, la plénitude de ces délices.

— Quand cela, Juliane, oh ! dites-moi cela !

— Le jour de votre première communion, Marie-Ange.

— Je l'attends et je le redoute, reprit l'enfant, je m'instruis avec une sorte de crainte, et l'an prochain seulement je m'approcherai de l'autel. Mais d'ici là, Juliane, quoique je sois si jeune, et vous si raisonnable, oh ! je vous en supplie, permettez-moi d'aller souvent vous voir. Vous me parlerez des choses saintes comme vous en savez parler ; je vous comprendrai mieux que je ne saisis les enseignements de mon institutrice, et vous me ferez mille fois plus de bien au cœur.

En ce moment, M. Pont-Joubert rejoignit sa fille et Mlle des Hies-Chrétiennes.

— J'aurais une supplique à vous adresser, mademoiselle, dit-il.

— A moi seule ? demanda en souriant Juliane.

— Si vous le permettez, mademoiselle, répondit Pont-Joubert, en s'inclinant.

Marie-Ange sauta au cou de son père.

— Oh ! le méchant ! fit-elle, le méchant père ! qui garde des secrets pour sa fille. Dites-lui donc ensuite que vous l'aimez. Allez, je ne vous croirai plus, plus jamais.

Pont-Joubert enleva sa fille de terre et l'embrassa avec une sorte d'emportement douloureux. Quand Marie-Ange eut repris pied, elle passa sa main sur sa joue et la trouva mouillée.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Va, ma chérie, et laisse-moi avec Mlle Juliane.

L'enfant s'éloigna pensive.

Pont-Joubert offrit son bras à Mlle des Hies-Chrétiennes et s'éloigna avec elle dans l'allée.

— Tout à l'heure, lui dit-il, j'ai confié à Jude Mâloeuve le douloureux secret de ma vie. Je vais, je dois partir pour la Martinique. A tous je dirai que des affaires d'argent réclament ma présence ; à vous, mademoiselle, j'avouerai qu'une raison sacrée, un devoir impérieux me forcent à m'éloigner de Paris. Pardonnez-moi de ne point vous révéler la cause de cette ab-

sence, qu'il vous suffise de savoir qu'elle est douloureuse. Mon ami Mâloeuve, dont la reconnaissance me garantit le dévouement, viendra demain s'installer dans cette maison qui sera bientôt veuve de son maître. Il suffira pour la diriger, pour s'occuper de mon fils, pour me représenter enfin pendant les quelques mois de mon voyage. Cyrille continuera ses études, et l'affection de Lavergne me rassure complètement à son sujet. Il n'en est pas de même pour Marie-Ange. Miss Emily est trop institutrice et pas assez mère. La pédagogie hérissé ses phrases ; Lavergne a raison de le dire d'une façon trop pittoresque peut-être mais vraiment juste : — "elle empaille l'existence." — Près d'elle, Marie-Ange ne peut développer les côtés charmants de sa nature enthousiaste et naïve. Miss Emily estompe trop les choses pour cette enfant pure et joyeuse comme un rayon de soleil. Et voilà pourquoi j'ai compté sur vous, mademoiselle. Je viens vous dire : Aimez ma fille, rapprochez-la de vous ! Tout ce que je crois en germe chez elle s'est épanoui chez vous dans toute sa sève et sa fleur ! Daignez vous occuper de l'enfant sans mère, et qu'un nouveau malheur rendrait complètement orpheline.

Juliane n'avait pas osé interrompre M. Pont-Joubert ; appuyée sur son bras, elle marchait lentement, la tête baissée : son beau visage était devenu pâle d'émotion en entendant la voix émue de René lui parler du secret douloureux de sa vie ; puis, se souvenant des affectueuses confidences de Marie-Ange, qu'elle écoutait un moment auparavant, elle trouvait dans ce rapprochement un signe providentiel.

— Dites-moi que vous vous rendrez à ma prière, reprit Pont-Joubert d'une voix émue, dites-moi...

— Je regarderai Marie-Ange comme ma sœur, monsieur, voilà ce que je vous promets au nom de la mère que j'ai perdue.

— Merci ! oh ! merci ! je savais bien que j'avais raison de compter sur vous.

En ce moment Pampy s'avança.

— Visite pour bon maître, dit-il, grand vieux monsieur.

— Mon aïeul, dit Juliane.

En quittant le bras de Pont-Joubert, la jeune fille s'élança au-devant du vieillard, qui marchait courbé en s'appuyant sur sa canne.

Le soir de ce même jour, tandis que Pont-Joubert prenait certaines dispositions indispensables, Mâloeuve, enfermé dans le petit salon, causait avec son fils qui, étendu dans une chaise longue et la tête renversée sur le dossier du meuble, conservait encore sur son visage un reflet de la joie qu'il avait ressentie pendant la journée.

Son père, occupé en apparence à compulsier des papiers, le couvrait d'un regard intense, ardent. Tantôt Mâloeuve cessait son travail et paraissait prêt à révéler à son fils une grande nouvelle, tantôt, poursuivi par une pensée troublante, Jude s'acharnait dans le classement de ses notes. Enfin, n'y tenant plus, il repoussa le portefeuille, le registre et les quittances et, roulant son fauteuil bien en face du canapé du petit infirme :

— Tu es donc bien heureux quand tu passes une journée à l'hôtel de M. Pont-Joubert ?

— Si je suis heureux ! oh ! père ! songez donc quelle différence entre ces pièces si vastes, si richement ornées, et nos pauvres et mesquines chambres ; et puis, comparez ce grand jardin rempli d'oiseaux et de grands arbres, aux plantes étiolées qui languissent sur ce balcon. Il me semble qu'à vivre dans une maison pareille je me guérirais tout de suite. Au lieu de me pencher sur la table où je fais de la reliure pour occuper mes doigts et tâcher d'oublier ma situation de valétudinaire, je serais toute la journée au soleil, défilant mes pauvres jambes et les essayant à la marche. Et puis si vous saviez combien j'aime Cyrille. Généreux comme un fils de prince, il voudrait me faire don de tous ses jouets ; sachant pour son âge, il m'initierait à tout ce que j'ignore, ce que je ne saurais jamais, puisque vous passez vos journées chez M. Molseïn et que je ne peux pas aller au collège. Et puis il y a Marie-Ange. Oh ! j'oubliais

Pampy, ce noir si attaché à ses maîtres et qui dit d'une façon si comique ses chansons en patois créole. Oui, l'on est heureux, bien heureux rue Moncey, mon père.

— De sorte que, si l'on t'offrait d'y habiter...

— Ne faites point de suppositions semblables, mon père, rien qu'à l'idée de vivre près de mes petits amis, de voir Morse et le jeune faou appuyer leurs têtes sur mes genoux, et d'entendre la guitare de Pampy, une bouffée de joie me monte à la tête. Et voyez-vous, père, cela est malsain de rêver d'impossibles choses, et de comparer la richesse d'autrui avec sa médiocrité. Pour rien au monde je ne voudrais être envieux, et j'évite de m'attrister sur mon propre sort, en regardant ceux qui sont riches, ceux qui marchent au lieu de végéter comme je fais.

— C'est vrai, dit-il, l'envie est malsaine ! et comme elle naît vite, comme elle grandit ! Une couvée de reptiles ne pullule pas davantage dans le tronc de l'arbre où elle niche.

Puis, secouant sa préoccupation, Jude reprit :

— Ce n'est pas un rêve, si tu le veux, mais bien une réalité que le séjour dont je te parlais à l'hôtel Pont-Joubert. René va partir pour quelques mois, des années peut-être : il m'a supplié de le remplacer près de ses enfants, de m'installer avec toi rue Moncey.

— J'espère que tu as accepté ? demanda Coelio dont le visage s'empourpra. Mon Dieu, quelle joie ! quel paradis !

— Je ne sais, je ne sais, dit Maloœuvre d'abord tout à l'idée d'obliger Pont-Joubert, à l'espoir d'améliorer ta vie et de te voir plus souvent sourire, j'ai accepté. Depuis mon retour dans cette maison j'hésite.

— Pour quelle cause ? demanda Coelio

— On peut exister sans luxe quand on est accoutumé à une vie simple ; mais dès qu'on a pris l'habitude d'un grand train de maison, il en coûte beaucoup d'y renoncer. En vain, depuis quinze ans, je multiplie les efforts, je lutte pour arriver à la fortune, je ne sais quel démon se place toujours entre moi et l'accomplissement de mes vœux. On dirait qu'une volonté implacable ne me permet pas de franchir le chiffre moyen d'un revenu que je voudrais centupler. Ce que je gagne sur une opération, je le perds dans une autre, les sports ne font que compenser mes primes ; je manque les occasions larges de bénéfice et je recueille les rognures de la corneille, et cependant j'aurais voulu être riche, immensément riche.

— Je comprends, dit Coelio, pour moi...

— Oui, pour toi que j'eusse environné d'un luxe intelligent, pour toi qui sans cesse aurais en sous les yeux des armes d'art précieuses sous toutes les formes, pour toi que j'eusse entouré de jeunes amis, de professeurs habiles et qui aurais oublié ton infirmité au milieu de distractions sans cesse renouvelées.

— Votre affection me suffit, mon père ; cependant, comme vous j'eusse aimé toutes les joies que possède Cyrille, si vous pouviez me les donner, quittons sans regret cette maison sombre, allons rue Moncey, entre Marie-Ange et Cyrille... Peut-être mourrai-je jeune ! Eh bien ! je serais content d'avoir eu cette phase de joie avant de mourir...

— Mais quand Pont-Joubert reviendra ?

— Nous rentrerons ici, mon père.

— Oui, mais tu trouveras les chambres plus froides, les balcons sur lesquels s'étaient tes fleurs, plus étroits, ta vie plus solitaire... L'homme qui ne veut pas prendre goût à l'ivresse, ne doit jamais prendre une seule fois dans le vin l'esprit du temps, l'oubli de la souffrance... Il est dangereux de frôler le luxe, il communique un mal terrible, un mal dont j'ai peur...

Maloœuvre prononça ces derniers mots d'une voix sourde.

— Père : père : je vous en prie, si vous m'aimez, dit Coelio.

— Si je t'aime ! s'écria Jude, je t'aime jusqu'à la folie, jusqu'à... Il n'acheva pas, saisit à deux mains la tête de son fils et la couvrit de baisers.

— Tu es bon ! dit-il, tu es bon !

Jude retira presque avec violence les mains sur lesquelles Coelio collait ses lèvres ; il prit la lampe, serra ses papiers, et dit, de loin, adieu à son fils.

Rentré chez lui, Jude se promena avec agitation, et toujours revenait à son esprit cette même idée :

— Il n'est pas sain de vivre pendant quelque temps d'une autre existence que celle qui nous est propre... L'envie peut nous mordre au cœur et Dieu sait où nous conduit l'envie...

Cependant, le lendemain, après s'être fait excuser auprès de M. Molseïn, Maloœuvre quitta son modeste appartement pour aller s'installer à l'hôtel de la rue Moncey.

M. Pont-Joubert les attendait ; la veille, après le dîner, en présence de miss Emily et de Lucien Lavergne, le mari d'Ina avait annoncé son départ.

— Rassurez-vous, répéta-t-il, en voyant la douloureuse consternation de Cyrille et de Marie-Ange, quelques mois suffiront pour régler mes affaires et je reviendrai en France, retrouver près de vous le bonheur auquel je renonce avec tant de peine.

Malgré leur jeunesse, Cyrille et sa soeur, comprenant qu'ils ajouteraient à la douleur de leur père, en lui montrant l'intensité de leur chagrin, refoulèrent courageusement leurs larmes ; et Pont-Joubert, en rentrant dans son appartement, remercia Dieu d'avoir fait pour lui cette scène moins douloureuse qu'il ne la redoutait.

Il ne sut jamais qu'après l'avoir quitté, Marie-Ange et Cyrille, dans leur désespoir de voir s'éloigner un père dont ils n'avaient jamais été séparés, s'étaient réunis dans le petit salon d'étude, et, qu'en dépit des conseils de Lavergne et des instances de miss Emily, ils étaient restés à pleurer dans les bras l'un de l'autre.

Tout en essayant de calmer les pauvres enfants, l'Irlandaise sanglotait à fendre l'âme, et dans cette maison, la veille encore, pleine de chansons et de rires, Lavergne fut le seul qui conservât cette sérénité puissante, qui permet aux natures de cette trempe de venir en aide aux cœurs brisés.

— Mon cher enfant, dit Lucien à Cyrille, quand il réussit enfin à le séparer de sa soeur, vous avez presque l'âge d'homme, un malheur inattendu fond sur vous, et soudain vous vous laissez abattre. Je vous en supplie, faites appel à votre force morale, donnez l'exemple de la fermeté à Marie-Ange, songez à la violence que s'impose votre père pour ne pas laisser éclater sa douleur. La vie est un rude combat, mon enfant, puissiez-vous ne jamais souffrir une douleur plus aiguë que le regret causé par une séparation momentanée.

Cyrille, en dépit des conseils affectueux de Lavergne passa toute la nuit dans une crise de pleurs que l'exaltation de son caractère pouvait rendre dangereuse ; au matin, il plongea son visage dans l'eau fraîche, fit sa toilette, alla embrasser Marie-Ange, qu'il trouva pâle, mais résignée, et descendit avec elle au salon.

M. Maloœuvre s'y trouvait déjà avec Coelio.

La présence de celui-ci amena une diversion. Les devoirs de l'hospitalité arrachèrent Cyrille à sa tristesse ; Lavergne fit en sorte qu'une partie de la journée son élève se trouvât encore à installer commodément le jeune infirme. Mais, bien que Cyrille se montrât très bon pour Coelio, celui-ci comprit vite que Marie-Ange lui serait une plus fidèle et plus sympathique compagne.

Après le dîner, M. Pont-Joubert emmena Maloœuvre dans sa chambre, afin de lui remettre certains papiers. Quand tous deux rentrèrent dans la grande pièce où se trouvaient les enfants, ils trouvèrent miss Emily jouant sur le piano une élegie navrante. Cyrille écoutant une leçon d'histoire que Lavergne lui donnait à voix basse, et Marie-Ange soutenant à deux mains un livre de magnifiques gravures dont Coelio tournait les feuillettes.

— Ami, dit Pont-Joubert d'une voix émue, en contemplant ce tableau paisible, je te le jure, quoi qu'il advienne désormais, je regarderai Coelio comme le frère de mes enfants.

E  
cher  
fatig  
Il  
abse  
d'un  
cette  
R  
n'a j  
pour  
je n'  
de c  
A  
rédig  
A  
mett  
rait  
si, de  
lui ;  
tuteu  
Le  
tecto  
voyag  
geant  
tout j  
à son  
Par  
leur t  
son a  
la pla  
tés à l  
ment  
payer  
mille  
Emily  
Ce l  
Joubert  
lecture  
cessive  
S'il  
le vica  
trembl  
stupeu  
mesuré  
Pont  
nérosit  
— T  
besoin  
hiteron  
ma vie  
j'engag  
de. En  
dans la  
ne pour  
Jude  
venait  
ment ét  
son tim  
— Jo  
inutiles  
sant de  
Avant j  
solé par

V

## UN CODICILE.

En prenant la résolution d'aller à la Martinique et d'y chercher la pauvre folle, René Pont-Joubert ne se dissimulait ni les fatigues ni les dangers de cette expédition.

Il résolut donc de tout préparer, non pas seulement pour une absence, mais en prévision d'un trépass qui le pouvait frapper d'une façon inattendu. Et comme Jude Maloeuvre se récriait à cette idée :

Raisonnons, lui dit Pont-Joubert, la rédaction d'un testament n'a jamais fait mourir personne ; si je reviens, j'en serai quitte pour le déchirer. Des angoisses de tout genre m'obséderaient si je n'avais pas tout réglé, tout prévu pour rendre paisible le sort de ceux qui me sont chers.

Aucun raisonnement ne put vaincre le vouloir de René qui rédigea son testament.

A l'époque de la majorité de Cyrille, époque qui pouvait permettre l'émancipation de Marie-Ange, M. Pont-Joubert déclarait vouloir que ses enfants fussent mis en possession de ses biens si, depuis plus d'une année, ils étaient restés sans nouvelles de lui ; s'il mourait pendant son voyage, Maloeuvre deviendrait le tuteur des orphelins.

Le choix d'un homme qui lui devait tout, en qualité de protecteur de ses enfants, rassurait complètement la sollicitude du voyageur sur la tendresse dont les orphelins seraient l'objet. Songeant ensuite aux éventualités terribles de la vie, et voulant tout prévoir, même l'excès du malheur, René ajouta un codicile à son testament.

Par ce codicile, si les enfants de Pont-Joubert mouraient à leur tour, Jude Maloeuvre héritait en totalité de la fortune de son ami, s'élevant à la somme de deux millions ; les revenus de la plantation de la Martinique, qui jusqu'alors avaient été affectés à l'entretien de la pauvre folle, seraient employés au soulagement des pauvres de Saint-Pierre. Maloeuvre devrait en outre payer quelques legs. Pont-Joubert laissait une somme de cent mille francs à Lucien Lavergne, soixante mille francs à miss Emily, et une rente de mille écus à Pampy.

Ce fut quatre jours après avoir résolu son départ, que Pont-Joubert appela Jude Maloeuvre dans sa chambre, et lui fit la lecture de son testament et du codicile qui, en cas de morts successives, le faisait héritier de deux millions.

S'il eût regardé Jude en ce moment, le mari d'Ina aurait vu le visage de son ami pâlir jusqu'à la lividité et une sorte de tremblement nerveux agiter tout son corps. Il étonna un cri de stupeur plus que de reconnaissance, et ses yeux s'agrandirent démesurément comme s'il apercevait le fond d'un gouffre.

Pont-Joubert attribua à la surprise que devait causer une générosité semblable l'attitude de Maloeuvre.

— Tu le vois, dit-il, tout est prévu ; si je reviens, tu n'as pas besoin d'être inquiet sur ton avenir et celui de Coelio. Nous habiterons fraternellement ensemble, et tu partageras absolument ma vie ; en cas de mort, je lègue à Coelio cent mille francs, et j'engage mes enfants à ne point se séparer de leur petit camarade. Enfin, si Marie-Ange et Cyrille nous suivaient, Ina et moi, dans la tombe, tu hériterais de toute ma fortune, et je sais qu'elle ne pourrait être placée en de meilleures mains.

Jude avait eu le temps de se remettre de la commotion qu'il venait de ressentir à la fois au cœur et au cerveau. L'éblouissement était passé, le sang reprenait son cours, la voix retrouva son timbre.

— Je considère, lui dit-il, toutes ces précautions comme bien inutiles, mais je n'en reste pas moins profondément reconnaissant de l'affection dont tu me donnes une nouvelle preuve. Avant peu de mois tu seras de nouveau au milieu de nous, consolé par la joie d'avoir retrouvé Ina, ou le cœur pacifié par l'es-

prance chrétienne, de la rejoindre un jour. Sois tranquille, je chérirai tes enfants autant que j'aime Coelio, et Dieu sait, oui, Dieu seul peut savoir à quel point j'aime mon fils !

Les deux amis ne tardèrent pas à se séparer. Chacun d'eux éprouvait le besoin d'être seul. Pont-Joubert se sentait l'âme envahie par une tristesse, dont les précautions testamentaires qu'il venait de prendre n'étaient point faites pour calmer les angoisses ; Maloeuvre éprouvait le besoin d'envisager avec plus de sang froid les nouvelles perspectives qui s'ouvraient devant lui.

Jude passa dans le cabinet où couchait Coelio avant de rentrer dans son appartement.

Le pauvre infirme dormait paisiblement. Sa jolie tête pâle se renversait sur l'oreiller au milieu des flots de sa chevelure noire, ondulée et brillante ; ses longs cils projetaient une ombre sur ses joues transparentes ; sa bouche, petite et grave, laissait passer un souffle pur.

Sauf l'amaigrissement des joues et cette expression douloureuse, particulière au visage de ceux dont la colonne vertébrale est déviée, c'était vraiment une physionomie charmante, que celle de cet être, dont la souffrance n'altérait point la sérénité, et qui voyait sans envie les autres enfants, beaux, bien portants et pleins de vie, courir et jouer avec l'entraînement de leur âge.

Maloeuvre considérait Coelio avec une attention obstinée ; la tendresse n'adoucissait point à cette heure son regard acéré ; ce qui dominait dans l'expression du visage de Maloeuvre était, à cette heure, une implacable volonté.

— Tu seras riche ! dit-il, riche suivant mon rêve !

Sans doute les pensées de Maloeuvre prirent une teinte plus sombre, car il s'éloigna brusquement du lit de Coelio, comme s'il craignait que le pur regard de l'enfant endormi sondât les mystères de sa pensée.

Sans espérer goûter un seul instant de sommeil, Jude se jeta sur son lit, et le matin l'y surprit assis, le front dans ses mains, songeant, songeant toujours. Et plus Maloeuvre pensait, plus il devenait pâle, et plus le sang se retirait de son cœur.

— Il y a des fatalités, se disait-il, et ce voyage peut avoir pour Pont-Joubert des suites funestes. La folle a quitté la maison de Lamberti dans un accès et a dû fuir vers les solitudes des mornes. Tout voyageur qui ne connaît pas le pays d'une façon complète est un homme perdu. Le pied glisse sur le bord des précipices, et ses appels désespérés restent sans échos dans le désert. Les couvées de serpents se cachent dans l'herbe. Une piqure ! et un venin mortel coule dans les veines empoisonnées. René fait une folie, une folie qu'il peut payer cher. S'il meurt, j'hérite de cent mille francs ! Une misère ! cent mille francs ! j'en possède à peine quatre cent mille ! Est-ce là le but de mon ambition ? me serai-je privé toute ma vie pour atteindre à ce chiffre ridicule en face de mes espérances ? Quoi ! j'aurais renoncé à devenir le mari d'une femme belle, jeune, vers laquelle je me sentais attiré, qui m'aurait donné des enfants robustes ; j'aurais épousé une créature laide et difforme, et je verrais sans fin souffrir le fils qu'elle m'a légué, pour recueillir si peu en échange ! Mon rêve était de devenir un des princes de la finance, de manier des millions à mon tour, de réaliser avec Moïse Moïsein, de tenir dans mes mains la fortune des États de l'Europe, de sillonner la France de lignes de chemin de fer, de diriger l'opinion publique en achetant des journaux, et de monter un jour à la tribune pour y défendre les intérêts du pays, ou tout au moins pour y affirmer ma personnalité. Et rien ! rien de tout cela ne se réaliserait ! quand même René ne reviendrait jamais de voyage.

Jude essuya la sueur froide qui mouillait son front.

— Les enfants restent, dit-il, les enfants dont je deviendrai le tuteur. Lourde charge, en somme. Qui m'affirme que Cyrille, si bouillant, si emporté, ne garde pas en germe le mal qui frappa son aïeul et dont sans doute sa mère est morte. Si la folie...

Maloeuvre n'acheva pas sa pensée.

— C'est moi qui deviens fou ! murmura-t-il. C'est possible, cependant, on affirme que cela est vrai. Pauvre Cyrille ! je consulterai le docteur Deforges, un spécialiste. Il faudra sans

doute prendre avec Cyrille de grands ménagements. Quant à Marie-Ange, la santé déborde en elle. Mais au froid, une impudence couche souvent une jeune et fraîche créature sur un lit de souffrance, et de ce lit elle descend dans la fosse. On voit des familles décimées en quelques jours. Si cela arrivait jamais je serais riche, très riche, trois fois millionnaire !

Maloeuvre s'interrompt, les cris de Marie-Ange et les aboiements de Morse s'élevaient du jardin.

Jude s'appuya sur la fenêtre et vit la fillette courant avec la superbe bête sur le gazon de la pelouse. Marie-Ange s'obstinait à passer autour du cou de Morse une guirlande de roses, et le chien s'y opposait en jouant, tandis que les aras semblaient prendre parti tantôt pour Morse tantôt pour leur jeune maîtresse. Celle-ci finit par triompher, et marcha gravement dans le jardin, en promenant son captif, tenu en laisse par une seconde guirlande.

Certes, à cette heure, on n'eût pas reconnu l'enfant précocement grave qui, quelques jours auparavant, s'entretenait avec Juliane, mais le caractère de Marie-Ange présentait de ces contrastes charmants qui montraient en elle l'enfant vivante, ardente et gaie, luttant en quelque sorte contre la précoce raison de la jeune fille.

En levant sa tête, Marie-Ange aperçut Coeho qui la regardait. Une nouvelle fantaisie traversa l'esprit de la jeune fille. elle enleva le collier de roses enchainant Morse et le lança adroitement au petit malade qui, après avoir respiré les fleurs, se mit à les effeuiller. Marie-Ange restait immobile sous cette pluie de pétales embaumés ; elle riait, elle battait des mains et, sans nul doute, jamais pendant cette matinée, elle n'eût songé à reprendre ses études quotidiennes, si miss Emily, le visage plus mélancolique que jamais, et la voix étouffée par une inconsolable tristesse, ne fût venue la prendre par la main pour l'emmener dans sa chambre et la faire asseoir en face d'un pupitre, que l'enfant trouvait beaucoup moins drôle que la grosse tête de Morse sous son chapel fleuri.

Chaque jour arrivaient, rue de Moncey, des caisses, des vêtements, mille objets dont le voyageur prévoyait avoir besoin. Il n'oubliait rien de ce qui pouvait être utile à la pauvre folle. Les enfants avaient fini par regarder cette absence comme devant être très courte et ne présentant aucun danger.

Lavergne faisait suivre à Cyrille, sur la carte, la course du navire qui porterait Pont-Joubert, il lui répétait que les oranges étaient rares dans ces parages, et qu'il devait moins craindre pour son père que regretter de ne pouvoir l'accompagner.

Il arrive toujours un moment, pendant les apprêts d'un départ, où le mouvement général entraîne ceux-mêmes qui doivent le plus souffrir de l'absence, le cœur prend sa revanche un peu plus tard. D'ailleurs René Pont-Joubert s'efforçait de maintenir l'esprit de ses enfants dans un sécurité complète, il se faisait violence pour paraître gai, rapprocher le terme probable de son retour, et distraire l'imagination de Cyrille et de Marie-Ange par de fantastiques descriptions du pays qu'il allait visiter.

Cependant, il lui restait quelques dernières dispositions à prendre et il en chargea Maloeuvre qui, vu la gravité des circonstances, avait demandé et obtenu de Moïse Molseïn un congé de trois semaines.

— Mon ami, dit René à Jude, j'aurais besoin d'un valet de chambre, veux-tu te charger de m'en trouver un ?

— Mais, répondit Maloeuvre, pourquoi chercher ce que tu as sous la main ? Où rencontreras-tu un serviteur plus dévoué et capable de te rendre d'aussi utiles services que Pampy ?

— Moi, emmener Pampy ?

— Eh, sans doute ! Il connaît la Martinique, il a été le serviteur d'Ina.

— Mon ami, répondit René, Pampy ne quittera jamais mes enfants. J'ai dans ce noir une confiance si absolue, que je ne serai point inquiet de Cyrille et de Marie-Ange, tant que Pampy restera près d'eux... Ne crains pas, au moins, que cette confiance illimitée dans le dévouement de ce brave nègre, diminue ma

reconnaissance à ton égard. Mais l'existence de Pampy est liée à celle des enfants, et l'en séparer serait faire à ce brave homme un grand chagrin. Il me faut un serviteur intelligent, alerte, un vrai Parisien, ne redoutant pas les aventures, ingénieux comme la plupart des jeunes gens qui ont grandi dans le peuple, et savent de naissance se montrer propres à tout. Je paierai libéralement le déplacement et les gages.

— Je m'occuperai aujourd'hui même de ce que tu désires, répondit Jude, mais c'est égal, je conserve mon idée, tu aurais mieux fait d'emmenner le noir.

Maloeuvre ne révélait point toute sa pensée.

La vérité est qu'il haïssait Pampy et n'eût pas mieux demandé que d'en être débarrassé.

Pampy, avec ses gros yeux blancs, voyait claire et voyait juste. Malgré la naïveté enfantine qu'il devait à sa race, la profondeur de sa reconnaissance pour M. Pont-Joubert, son attachement pour les enfants, devaient doubler ses facultés intelligentes. Depuis l'instant où son maître l'avait prévenu de son départ, le noir restait en proie à une tristesse voisine du désespoir. Son premier mouvement fut de supplier René de l'associer à ses dangers et ne l'emmenant avec lui à la recherche de la pauvre Ina ; mais la pensée de laisser les enfants à Paris entre les mains d'un homme qui lui inspirait une crainte instinctive, l'empêcha de formuler une prière qui, d'ailleurs, eût été repoussée par Pont-Joubert.

Le malheureux noir n'osait montrer à son maître ses craintes et ses regrets ; il se cachait des enfants pour pleurer, ne voulant pas leur enlever le courage avec lequel ils s'efforçaient de cacher la profondeur de leur chagrin. Mais comme tous les nègres, légers par tant de côtés, il éprouvait le besoin de parler de sa peine, de confier ses angoisses, de pleurer sans qu'on lui reprochât sa faiblesse. Voyant la constante mélancolie de miss Emily, il essaya de la prendre pour confidente de ses angoisses, mais bien qu'elle versât beaucoup de larmes, et reconnût plus que jamais que cette terre était une vallée de larmes, l'institutrice ne parut point comprendre la douleur désordonnée de Pampy. Il lui parut même que la violence de ses craintes l'offensait en ce qui concernait Marie-Ange. Ne serait-elle point là pour protéger son élève ? Ne redoublerait-elle point, à son égard, de soins et de tendresse ? Pourquoi la chère enfant courrait-elle plus de dangers en l'absence de son père ? Et d'ailleurs, il s'agissait pour M. Pont-Joubert d'une absence de quelques mois... Une affaire de cession de propriété, deux signatures à échanger, de l'argent à recevoir, et voilà tout...

Pampy fut sur le point d'avouer la vérité à l'Irlandaise. Alors peut-être eût-elle tremblé davantage sur le sort de Cyrille et de Marie-Ange, mais le nègre ne se crut point le droit de trahir le secret de son maître. Ce secret ne le blessait pas seulement au fond de l'âme, où saignait toujours la vieille blessure, il pouvait alarmer l'institutrice, au sujet de l'avenir de Marie-Ange, et les pauvres enfants d'Ina devaient à jamais ignorer que leur mère se débattait dans les ténèbres d'une folie furieuse.

Alors Pampy s'exila, pour ainsi dire, de la maison, ou plutôt il devint invisible ; il s'enfonçait dans la partie la plus sombre du jardin, et là, seul avec Morse, il lui racontait ses peines ; tandis que le chien, sa grosse tête appuyée sur les genoux du nègre, regardait avec ses grands yeux compatissants...

— Toi, pas savoir... Morse, disait Pampy, maître va s'en aller loin... bien loin... et nous pas suivre li dans les mornes... et nous rester à Paris, dans grande case, avec petite maîtres, et moi pas aimer celui qui va remplacer bon maître... li avoir air méchant oeil de serpent, et dents de scorpion... Si moi dire ça à autres, eux pas comprendre, mais toi sentir peine à moi, et toi voir que moi ai raison.

Un doux aboiement de Morse persuadait le nègre que l'intelligence du chien allait jusqu'à partager ses craintes, et il redoublait ses caresses, ses confidences, tandis que l'excellente bête lui lèche doucement les mains.